

# *Obéissance au vent*

4 / LA TENDRESSE

*Les yeux perdus dans les plis de l'obéissance au vent*

VICTOR HUGO

---

## L'AUTEUR

Jacques Ancet est né le 14 juillet 1942 à Lyon.

Études secondaires et supérieures dans cette même ville. « Lecteur » de français à l'Université de Séville, puis agrégé d'espagnol. A enseigné pendant plus de trente ans dans les classes préparatoires aux Grandes Écoles littéraires et commerciales avant de se consacrer à son travail d'écrivain et de traducteur près d'Annecy où il réside. Un colloque sur son travail, organisé par l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, s'est tenu les 22 et 23 octobre 2010.

## LA COLLECTION

Créée à l'origine sur le web, la collection l'Inadvertance fait naître la poésie dans ses formes nouvelles en numérique et papier. Au-delà du texte le poème se déplie, prend voix, corps, façonne un espace de ressaisissement des langages qui de notre monde permette de percevoir la vitesse, les images. Le poète alors est également photographe, vidéaste, plasticien, musicien, acteur... Et l'on peut rêver que le livre, ainsi, est comme le ciel inverse du poème dont ont rêvé Mallarmé, Apollinaire, Pierre-Albert Birot, Kurt Schwitters et tant d'autres découvreurs !

Auteurs au catalogue : Jacques Ancet, Patrick Beurard-Valdoye, Jean-Philippe Cazier, David Christoffel, Michèle Dujardin, Armand Dupuy, Jean-Yves Fick, Romain Fustier, Virginie Gautier, Michaël Glück, Laurent Grisel, Cécile Guivarc'h, Alain Hélisten, Jacques Josse, André Markowicz, Virginie Poitrasson, Philippe Rahmy, André Roy, Hélène Sanguinetti, Dominique Sorrente, Lucien Suel entre autres...

---

**DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE**  
**DILICOM // 3010955600100**

ISBN // 9782814594043  
ISSN // 2431-5168

© 2016 Jacques Ancet & les éditions Publie.net

Ce livre a été publié pour la première fois aux éditions Mont Analogie en 1997.

Préparation éditoriale : Jean-Yves Fick

Couverture et mise en page : Roxane Lecomte

Dépôt légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

# *Obéissance au vent*

4 / LA TENDRESSE

Jacques Ancet





*À Pierre et Julien, bien sûr*



*La tendresse prend naissance à l'instant où nous sommes rejetés  
sur le seuil de l'âge adulte et où nous rendons compte avec  
angoisse des avantages de l'enfance que nous ne comprenions  
pas quand nous étions enfants.*

MILAN KUNDERA





*Un travail du noir*



*écrire le jour est un travail du noir*

IN *LE SILENCE DES CHIENS*



*Car l'amour, ajouta-t-elle, n'est pas l'amour du beau, Socrate,  
comme tu le crois ;*

*– Qu'est-ce donc ?*

*– L'amour de la génération et de l'enfantement dans le beau.*

PLATON, *LE BANQUET*



**un**

tu n'as pas de visage et sans doute est-ce pourquoi mes mots s'en vont vers toi, cherchant à cerner l'ombre que tu es, un chien aboie, des voix parlent, le silence est toujours si fragile, cette solitude où pour la première fois tu viens au monde, où peut-être tu mourras aussi, je ne te connais pas, tu n'ès rien que l'obscur de ma phrase, cet appel soudain, au volant, conduisant sur une route en pente, le soleil à gauche éclairait les collines et j'ai su que de quelque façon tu devais exister, ombres, visage négatif, tu étais là, sans corps, sans nom, en moi ce présent et, de nouveau, le fleuve, la mer, ses flux et ses reflux, l'horizon qui recule, les labyrinthes de mémoire, qui suis-je dis-tu par ton silence, j'écoute le bruit de la plume sur le papier, je regarde la femme que j'aime, il est cinq heures du premier jour de l'année, encore et encore je recommence mais c'est toi qui parle maintenant, le sang, la bouche d'ombre, intermittent tu clignotes entre les mots, combien d'heures, de jours pour te dire, je regarde ma main couvrir la page, un piano joue à côté, je regarde des enfants, leurs visages, leurs silhouettes à contre-jour sur un chemin, le grand et le petit, riant, courant, tu es là entre eux, flottant dans mon regard, sans forme et je t'aime déjà, bruit de feuilles et de sang, le ciel est d'un bleu sombre et pur sur les toits,



viens, c'est moi maintenant qui t'appelle, le temps s'ouvre, je vois la page, la lumière de la lampe que je viens d'allumer, les ombres de chaque objet, je touche mon visage, il est lisse comme un œuf, il s'efface, buée sur la vitre mauve, bientôt ne restera que la nuit, la boule en moi de ta présence, et que saurai-je qui ne t'appartienne, mon cœur bat plus fort, le temps a pris nos visages, il les quitte comme des masques et ils pourrissent dans la terre, mais sans visage comment t'atteindrait-il, mes mains s'entrouvrent, se tendent vers ton absence, je te sens comme une eau à travers moi, glissant, apaisant l'urgence, délivrant les heures qui maintenant me laissent mon visage, je respire mieux, tu vas venir, je le sais, qu'importe le jour et l'heure, désormais mes gestes seront plus calmes, balayer, faire glisser la poussière dans la pelle, regarder des choses infimes, miettes, poils de chien, fil blanc, noyau d'olive dans une tache de soleil, les nommer, simplement, parce que tu seras là, elles seront là, mais ce soir, te cherchant, je souhaite peut-être ne pas te trouver, pas encore, pour que longtemps tu aimantes mes jours, tu sois leur profondeur, leur avenir et comment vivre sans ce désir, image, image à l'infini dédoublée, mais image ou quoi que tu puisses être, je mets le feu à la phrase, j'attends qu'il prenne illuminant un instant ton visage qu'emportera la nuit, des syllabes étincellent, des mots entiers s'embrasent, un pan de texte s'écroule où j'ai cru te voir et je me retrouve à fouiller la cendre avec l'angoisse de t'avoir perdu, gestes, paroles vides, je fais un signe que nul ne voit, l'île est déserte où j'ai cru te trouver et je suis seul

mais tu reviens, c'est un autre soir avec sur la vitre l'arbre labyrinthe, le reflet d'une main, cette solitude qui soudain ne pèse plus, j'écoute ta rumeur, la plénitude obscure de ce vide où mes mots s'en vont comme sur une eau dessiner des cercles aussitôt effacés et pourquoi ce désir de t'écrire toi qui n'es pas, y trouverai-je ainsi à exister moi-même enroulant ma phrase autour du ventre d'ombre, y poursuivant ce sens que tu voiles et révéles, une autre nuit tombe en gris et mauve, j'écoute les voix familières, la basse continue du vent sous les bruits simples, un rire, un pas dans l'escalier et cette chose venant de toi, muette, informe quelque part, je fixe le trou noir de ton visage, chaque syllabe le découvre, le recouvre, je chancelle au bord du vide, un feu clignote dans le soir tel un signe très vite disparu tandis que mon corps devient attente, s'ouvrant doucement, s'abandonnant à tes flux obscurs, cherchant à se faire femme pour te sentir en lui, gonflant jour après jour, t'accueillant dans sa parole d'eau, glissements, frôlements, clapotis noir, je parle pour que tu vives tissant autour de toi l'amnios d'une phrase sans fin, traçant ce creux de temps où tu vas advenir, j'ausculte ton silence, guettant ton cœur inaudible, la nuit s'est refermée sur la vitre où se noie mon visage avec l'éclat faible d'une seule lampe comme alors, sur la rue vide, traçant entre veille et sommeil des lignes évasives, et maintenant, que dire d'autre que la durée de cette attente, les objets et leurs ombres nettes sous la lumière, les voix des vivants qui semblent désigner le lieu de ta venue, t'appeler comme je t'appelle dans l'obscur marée de la phrase, comment continuer avec ce poids mort des heures

qui te recouvrent et qu'il est dur de les repousser, tenter d'être ton rythme d'eau, ne pas me perdre dans l'encre de ton signe au matin avec la neige légère sur la grisaille des murs quand je voudrais que mes mots soient comme les flocons, lents et rapides à la fois, révélant en la couvrant ton absence si proche, je suis seul à présent sous la clarté pâle de la fenêtre secouant mon stylo à en tacher la page, combien de minutes pourrai-je encore tenir le fil, remonter peu à peu vers toi, quelle image viendra soudain déranger l'ordre de la phrase, au moment du plus grand abandon, quand je sens que tout m'échappe, que je vais lâcher prise, cette lueur, est-ce toi ou mon désir, j'écoute le silence, les rumeurs du jour, le grésillement du radiateur, un bruit vague dans l'escalier, presque rien, je flotte comme une bulle, un flocon parmi d'autres qui un instant remonterait un peu désignant le ciel avant de se perdre dans l'anonyme blancheur et peut-être es-tu cette force qui malgré tout m'habite, je te sens qui pousse ma main, m'offrant cette énergie qui ne m'appartient pas, je t'appelle, je cherche ton corps à tâtons dans les débris de ma vie, on marche au-dessus, le plancher craque et j'imagine que c'est toi, que tu vis là, tout près, qu'il me suffirait d'ouvrir la porte pour te trouver, je poserais la main sur tes cheveux, tu entrerais, quelle heure est-il, je te donne un visage mais il s'efface comme un nom sur le sable, un autre le remplace aussi labile, j'essaie de te retenir, reste encore, encore un peu, mais déjà tu n'es plus que cette chose obscure en moi comme un cœur qui bat faiblement sous le mien, plus lentement aussi, cette poche, d'ombre que je voudrais crever, mais chaque mot s'émousse avant de l'atteindre, s'y absorbe ajoutant à sa nuit et, j'ignore

pourquoi, j'ai peur, ça n'est pas toi, l'informe fuse comme une encre, je le repousse, je regarde des choses simples, je les nomme à haute voix, chaise, table, j'écoute le son de ma voix, je répète, chaise, table, la neige a cessé, le soir s'installe

de toutes parts l'indéfini, ce triangle en haut à gauche sur la fenêtre, cette ombre, ta présence peut-être sous la patine des heures, cet inconnu cerné de mots qu'il absorbe comme l'encre le buvard, mais je n'abandonne pas, tu quittes le néant, je le sais, et pour toi cette fois je recommence l'inventaire, je désigne les murs, chaque objet, le paysage sur la vitre avec l'attente blanche de la montagne, l'horizon invisible, peur et espoir mêlés, tout ce que mes yeux ne voient que dans ma phrase, l'envers du décor, braise des villes au soir, rues noires, corps entassés au petit jour, la peur comme une poussière sale, je crie non, ne viens pas, mais tu insistes, tu pousses en moi, je frotte mes deux mains froides essayant de te deviner derrière mes yeux et j'ai beau les fermer je ne vois pourtant que le noir taché de plaques claires, jaunes d'abord puis vertes, rouges, brunes, tu es ailleurs, en deçà, dans l'entre-deux, ni ombre ni lumière, ni silence ni mot et comment dire cela, le non visible, je ronge la peau morte de mes doigts autour des ongles, consciencieusement, te perdant soudain, incapable de te rejoindre, en panne, immobile, fixant la page où ma main s'est posée, guettant les bruits du jour, passage d'un camion, caquetement bref, oiseau peut-être ou quoi, voix mêlées, indistinctes, chocs métalliques, sifflement joyeux et sans t'avoir cherché, je te retrouve, présence presque autour

de moi, invisible au regard mais là tout de même, quelque part, mon corps se tasse, mon souffle se ralentit, s'approfondit, je sens l'air me traverser, je tends la main comme pour toucher la tienne mais seuls mes mots peuvent encore t'approcher, un à un ils s'en vont vers toi, te halant imperceptiblement, je t'imagine un jour, ruisselant, sanglant, je te regarde, invisible à travers des couches de temps, j'écoute ma phrase, elle vient de loin et ne m'appartient pas, elle me traverse emportant un peu de ma vie, cet instant, toujours unique, le froid aux pieds, l'attente, encore me dis-je, encore, la souffrance autour comme une mer, des voix partout et même si je ne veux pas les écouter elles me pénètrent, leurs paroles m'habitent, elle hurle on m'a trompé, on m'a trompé, je la vois tordue sur le lit, main entre les jambes, pleurant à présent, doucement, secouée de sanglots, sous les rideaux la lumière est obscène comme les rires dans la rue, je ferme les yeux, je voudrais chasser l'image mais elle persiste, confondue avec toi et malgré tout, malgré les cris, la peur, je sens battre ton ombre, cœur noir sous la main, tu m'appelles, je dis attends, laisse-moi encore le temps de m'habituer et comment rendre cette vie supportable, les bouches mangent, luisantes, inhumaines vues de près, les corps défèquent, je vois une rue poussiéreuse, des baraquements, un enfant pleure boîte de conserve en main, il est maigre, ses yeux me fixent, ce pourrait être les tiens, je répète attends, attends encore, ma voix résonne étrange dans le silence, avant je veux savoir, nommer pour toi, recommencer, je dis, le jour, le mur, je dis, je suis vivant, je dis silence, je répète, silence, j'aime ce mot, sa bulle où tu viens te loger, c'est le nom que je te donnerai, pour toi

je décris la pièce où j'attends, vaste mais sombre, au fond un canapé, deux matelas superposés forment un lit le long du mur de gauche troué par la fenêtre près de laquelle je suis assis, je m'arrête, décrire n'est pas donner, j'efface tout, ne laissant que le vide de l'heure, une tache de soleil sur la table, il est midi et tu pourrais venir

joue posée contre le poing gauche, regardant ma main droite tracer ces lignes où tu n'es pas, cherchant à remonter vers toi, mes yeux se sont fermés et, les rouvrant, très vite, taches sombres, claires, je ne reconnais rien, c'est comme un mur sans profondeur avec presque aussitôt les choses en perspectives, leurs noms inscrits en moi, chaise table lampe, je les vois, je veux les effacer, retrouver cette vision, chasser la profondeur, je baisse les paupières, je les relève, ma vue n'est que mon savoir, plus rien ne bouge et entre ces images fixes, où te trouver, tâtonnant, pris dans un geste qui m'épuise, écheveau, borbier, je continue pourtant, tressant mes fils, l'espace et le temps d'une parole où, sans crier gare, un mot peut-être viendra se prendre transmettant à la phrase une vibration infime, un bougé d'ombre pareil à une nuit soudain troublée de l'intérieur, crispée sur elle-même, comme cherchant à se ressembler, à trouver ses limites, compacte peu à peu, forme, geste noir, à mon tour je tressaillirai guettant en moi cette montée de l'impossible, fixant sans les voir un livre une tasse des ciseaux, écoutant sans l'entendre un bruissement métallique, chaînes ou clés remuées, monnaie comptée, au bord du sommeil, refusant de sombrer sans

t'appeler encore, scrutant la profondeur insoupçonnée, ton silence naissant, mais les voix sont confuses et celle qui parle n'a que la noirceur de la vitre face à moi entaillée de lumière comme d'un signe auquel, aveugle, je me raccrocherais, te poursuivant dans le vertige immobile, t'écrivant malgré tout, voyant ton vide prendre forme, la poche d'ombre s'animer, jeter son encre sous mes yeux, m'aveugler d'une lenteur noire et battante, cœur dans les bruits dérisoires, je te sens, tu es là, bientôt tu vas monter, l'obscur dessinera l'ovale d'une tête, l'échancrure des jambes, les bourgeons des doigts, je te vois maintenant, je te parle pour ne pas me perdre et, ce soir, c'est toi qui m'enfantes, un instant j'échappe à ma mémoire, au ressassement de mon étroitesse, de mes peurs, de mes désirs, je me lève sur les débris des heures, l'encre brille, un train m'invite au voyage, demain le jour naîtra, ce sera ton visage

mais la nuit est longue, comme gonflée d'elle-même, et je cherche toujours un chemin vers toi, un fil, un écho de syllabe, presque rien, je regarde autour la pièce silencieuse, les livres, les ombres sur les murs, mes doigts rongés, jusqu'au sang au bord des ongles et soudain je comprends ce désir d'ôter les peaux jusqu'au vif, comme si enfin quelque chose de neuf pouvait surgir, je m'étonne de cette phrase qui m'emporte vers toi, je me sens bien dans cette attente avant le rouge, la profondeur criée, le fouet de l'air, j'écoute le froissement léger des corps, un bruit de page, le monde se resserre sur la chambre, la terre est un cocon obscur roulant sa boue de millénaires, mais je te perds dans les méandres de

l'attente, le fil se distend, comment te rejoindre à présent dans l'infini du temps, l'instant est un labyrinthe, j'y erre et c'est un autre instant, portes entrouvertes, salles, couloirs, murs de pierre suintants d'un liquide visqueux, visages entrevus, effacés, bruits de pas, je cours, heurtant des deux mains une paroi obscure, je tombe, je vois les choses autour de moi comme des signes vides, je tends les doigts, je touche la fraîcheur d'un verre, la blancheur lisse du papier, tu m'inondes d'ombre, quelque chose scintille, ma phrase s'allonge, s'épaissit, me couvre de son flux d'entrailles, un jet de syllabes traverse ma bouche, je deviens boue bave salive humeur coulant vers toi, enveloppe noire, coque de ton amande, malgré la nuit je m'illumine, je suis le monde autour de toi, la matière obstinée, je me fais plâtre bois béton métal, immobile, ni dedans ni dehors, traversé de forces contraires, marqué de signes fugaces, silence, chaise grinçante, clapotis obscur, une voix me demande à quoi tu penses et si je dis, à rien, je ne mens pas, tu es ce rien têtu cherchant à vivre, glissant entre deux lignes, je t'entrevois et tu t'effaces, je suis ta trace, je la perds, le vent qui souffle fait un bruit de forge, la nuit est là, contre la vitre serrée autour du cercle de la lampe, j'y pénètre à nouveau, remontant les galeries d'une phrase hésitante et sûre, me heurtant à un mot inattendu, étincelle froide, tas d'ombre dont je m'approche à tâtons, cherchant le contact perdu mais l'encre m'enveloppe, m'obscurcit, le tas d'ombre c'est moi, cette chose informe, écroulée, syllabes balbutiantes, pulsations sourdes, silence sur ma langue comme une neige noire, je crache, noir sur noir, j'étouffe, je ne trouve que mon propre vide, débris, lambeaux



de phrases, gestes perdus, je remonte, j'émerge, j'aime la lumière, les choses sous les doigts, j'aime le vent, l'espace du dehors et l'obscur m'entraîne, tu es un désir noir, je lutte pour t'attirer au jour, te voir, corps diaphane, flamme tiède traversée d'ailes mais tu tombes, tu troues le clair, tu m'enfonces dans ta nuit

chuchotement, froissement, j'entends ta voix muette, que dis-tu, je ferme les yeux posant ma tête entre mes mains, chute immobile, silence, l'ombre te secrète, imperceptiblement tu prends forme, bulle vague, mais il est trop tôt encore, j'imagine seulement, guettant ton pas dans la pièce voisine ou l'air troublé par ton passage, sur la vitre entre les flocons passe un profil, évaporé si je le fixe, chaque livre, lui, parle de toi, je tourne des pages, au fond de l'eau la parole écarte les herbes de ton visage, les mots sont une lente procession d'insectes, j'entends leur grésillement, leur rumeur de voix éteintes, j'en cherche un pour me conduire vers toi, je lis, les nuages rapides, je regarde le mur, je lis encore, cette enfance amassée comme neige devant la porte, je me souviens, la rue blanche, de petits jardins, l'ombre d'une église, le pointillé des pas sous la clarté du réverbère, tout est silencieux mais il y a des yeux, la peur quelque part, comment faire le monde pour toi dans l'écroulement de tout, le sable s'enfonce, se creuse d'un tourbillon obscur, le blanc se couvre de mouches, tu ne peux pas savoir, ces cris, cette violence qui nous habite, je fixe la nuit sur la fenêtre, le mauve où bougent des lumières, l'homme qui traverse la rue porte un manteau trop long, il

marche d'un pas lent, s'arrêtant parfois comme ployant sous un poids invisible, je pense, ce pourrait être moi, c'est moi, j'ai peur encore et mes yeux retrouvent la pièce, l'ellipse d'ombre sur le plafond, un rocking chair blanc comme offert au vide d'une présence, la chute immobile des feuilles d'une misère, je deviens regard, chaque chose est un infini où se dissout la peur, mon corps s'ouvre, plus vaste, et peu à peu la nuit n'est plus étroite, une étoile maintenant cligne sur le noir, givre léger, intermittent

j'écoute la nuit, sa voix emplie les chambres de terreurs lointaines, des formes tombent en cataractes, lueurs instantanées, depuis toujours elle nous habite, elle sort de nous et nous y retournons et c'est pourquoi ce soir je te sens proche, une césure de lumière nous sépare, à peine un battement de cils, viens, tu bouges comme un flot sans bords, avant que tout ne soit nuit sur nuit, je cherche ton corps dans la clarté levante, je l'appelle de mes mots, malgré la fatigue, le sommeil, les voix brouillées, je creuse le temps, énumérant pour que dure l'instant, construisant un présent dilaté où je suis bien, où tout ce qui m'atteint devient silence, blancheur, toute parole brille et s'efface, chaque objet flotte et se dissout ne laissant que ce vide où je t'imagine, rose à peine dans la lumière, forme comme montant du fond, mais il n'y a pas de fond, tout est présent et nous déborde infiniment, montagnes poussière feux tournant, caillou crevant le noir, doigts, silences impénétrables, ressacs de l'espace et du temps, l'eau, cette souffrance qui me poursuit, malgré moi, ce vertige, et

toi, au bout, si proche, poche du temps qui m'est compté, il faudrait ne rien perdre de cet instant, mais à chaque seconde je glisse, à chaque mot, essayant d'y voir comme à travers un prisme, cherchant, aveugle toujours, tirant du vide une substance, m'efforçant de comprendre ce travail du noir, mots fourmis, galeries sans fin, le sang, son bruit de mer, mon corps seul, image déjà, je traverse un espace désert comme poussé par un vent violent, poussière tourbillonnante, lettres dispersées, mais peu à peu tout s'apaise, imperceptible tu pousses en moi, arbre futur où s'ordonneront ciel et lumière, les mots reprennent un sens, le monde, les gestes, c'est le matin, un piano joue, il y a du clair dans chaque note, une façade s'illumine, je lève le visage, je redis oui au jour

mais la nuit toujours, fermant la phrase, obscurcissant mes yeux, couvrant mes mains d'une ombre violette, j'écris maintenant sans y voir, à tâtons sur une table noire, écoutant mon corps suspendu, son souffle d'encre, les mots, que disent-ils d'autre que l'obscur grignotement de la plume accompagnant la rumeur du sang légère mais persistante comme un bruit d'eau, froissement, fleuve invisible entre ses berges qui m'emporte, immobile, penché sur le miroir opaque, guettant, corps de brouillard un instant, tourbillon floconneux, un bras peut-être, une jambe de fumée, rien qu'un glissement sans fin, mes yeux se ferment, je t'appelle encore, je jette des mots dans le courant, je les regarde dériver, disparaître hors de la clarté de la lampe, te nourrissant de leurs échos, de leurs images fuyantes, te tissant un corps diffus, mobile un peu

après tant de jours, frémissement à peine mais perceptible pourtant, troublant la nuit, pulsation lente, cœur d'encre que je sens sous mes doigts, autour de moi sous des membranes d'ombre et peut-être est-ce toi qui m'appelle, m'écrivant sur une page obscure, construisant phrase à phrase mon corps, m'offrant ce va-et-vient du souffle, cette vie que je sens si fragile, je me suis tassé sur moi-même comme cherchant une chaleur perdue, tête rentrée dans les épaules, jambes serrées, flottant maintenant dans une brume laiteuse, de longs filaments rouges ondulent, s'effacent, resurgissent, je continue, je suis bien, je dérive doucement dans le clair, chacun de tes mots me donne vie, je respire la lumière, je lève les mains et les rayons filtrent à travers mes doigts, je suis vivant et je l'écris, et je t'écris aussi et toi aussi tu flottes, tu montes du fond de l'obscur, tu me fais signe, je prépare la page y dessinant l'espace de ta naissance, les choses tout autour semblent se réunir, former un cercle d'attente, chaises blanches, murs encore dans la pénombre, fenêtres, façades grises tachées de soleil, j'écoute dans le silence une porte se fermer, le bruit de la plume, toujours un peu en avant de moi, comme en déséquilibre, d'instant en instant, m'efforçant de saisir au passage une tasse aux fleurs oranges, un mouchoir froissé, un morceau de ciel, quelqu'un siffle en descendant un escalier, tu viens, doucement, comme ces rumeurs autour de moi, tu t'approches, imperceptiblement j'ai cru sentir l'air bouger ou était-ce la lumière, une ombre à peine, rapide sur la vitre

rameur de l'ombre, rayant des mots insignifiants je te cherche encore malgré la tête lourde, les heures fuyantes, même si je sais que ce soir ne restent que les débris du jour, je glisse, l'eau siffle dans les tuyaux, je ne suis qu'une habitude que je voudrais briser, cette coque de moi-même, si creuse, avec, au centre, ce noir d'où tu viens, je grince des dents, perdu entre deux mots, au bord du vide toujours où tu pourrais venir et sans cesse il faut lever ce poids énorme, ce besoin de sommeil, tout se déferait doucement, tout pourrait être simple, mais sous le yeux il y a cette nuit tachée de vert qui s'assombrit, qui devient mauve, brune, cette ride grise soudain obscure où je te reconnais et comment te faire vivre ailleurs que dans ces mots qui portent ton empreinte, des voix montent jusqu'à moi, un bruit d'eau, le monde est un vertige quittée l'encre de ton appel, c'est pourquoi j'y reviens, j'ai mal de ne pas savoir, je t'appelle à mon tour, aide-moi, je suis perdu, comment poursuivre quand tout chemin n'est qu'au passé et même si le jour vient embuer la vitre, je reste immobile, aveugle dans la pâleur naissante, n'y trouvant qu'un désir plus intense, lumière que tu pourrais être, soleil, je tends la main, je vois mes doigts comme séparés de mon corps, immobile, un peu repliés, semblant soutenir une boule invisible, un frémissement les anime, le sang rosit les phalanges et les ongles brillent, je les fixe longtemps et, peu à peu, c'est comme si vraiment ils ne m'appartenaient plus, surgis on ne sait d'où, main seule sur la table à présent, posée sur son ombre, étrange dans son immobilité, pareille à une énorme araignée que le moindre mouvement ferait jaillir de ma manche, sauter à ma figure, je ferme les yeux, le noir, et cette

autre main, brusque, translucide, traversant l'ombre, sillage d'encre, frôlant la mienne, je tressaille, était-ce toi, sous la lampe mes doigts n'ont pas bougé, je te sens proche maintenant, je t'invente un nom, je le prononce, pierre, pierre, éclat et transparence, je t'appelle, le sang brille dans les veines, tu es un arbre lumineux, je te vois, très vite, lueur rose, nœud de chair, et très vite la nuit te recouvre

sans forme, un fleuve, froid et bruissement, corps et soupirs, souffles croisés, visages clos sur leur mémoire, voyage du sang dans le réseau des veines, scintillement, quelque chose ne cesse d'appeler, silence où soudain les geste, les paroles se figent, où je m'enfonce, perdant le compte de mes mots, mains tendues, tâtonnantes, cherchant dans le noir une forme, le frôlement d'un souffle, un signe à peine de ta présence, je dis viens, viens au jour, sors de l'ombre, l'écho de mes paroles creuse la profondeur, se disperse, s'éteint, silence toujours, puis quelque chose bouge, ondule comme une vague d'eau nocturne, tu es ce geste obscur, cette réponse de nuit qui aimante ma voix, alors je parle encore, je jette au vide mes paroles, n'y voyant que ce trouble instantané, pulsation de vase, battement de nageoire, les nombres n'existent pas ni les noms, mes phrases sont des gestes vers toi, viens, l'obscur pourrait se retirer, j'essaye de compter les secondes, les minutes, la boue des mots se met à luire, aucun bruit, pas même celui du sang, j'avance un peu plus, essayant de régler mon souffle, d'effacer les images, mes yeux fixent des objets quelconques, un point indéterminé sur le mur, il n'y a rien,

tu es ce rien, tache aveugle, naissance d'ombre, je mâche une salive amère, mon souffle se trouble, je te perds, les heures n'ont aucun sens, je te retrouve, battement invisible, cœur dans mon cœur, gestes dans mes gestes, et ce silence quand je me tais qui parle dans ma bouche, que je ne comprends plus, qui m'enveloppe, me condamne au mutisme et quel effort pour le briser, retrouver le jour, sa lumière étrange que je traverse en exilé regagnant les mares de la nuit tombante où tu m'attends lové dans les trous d'ombre, l'intermittence du temps, morse noir, tu appelles, je prépare en aveugle l'espace de ta venue, repoussant murs plafond plancher, faisant le vide sous les mots, guettant un signe, le goutte à goutte du lavabo, le craquement des boiseries, les rumeurs errantes, me tassant peu à peu, m'affaissant sur moi-même, implosion lente, corps s'évidant pour t'accueillir, signé de traces fugitives, cette ombre d'un bras sur le mur, l'instant sonore d'une voix, l'éclat d'une lampe, rien d'autre, blancheur, imminence de ta venue comme un eau qui, imperceptible, monterait jusqu'à mes yeux les couvrant d'une nuit têtue, rouge parfois, convexe, liquide, coulant sur le papier, l'obscurcissant et comment lui échapper, même quand le jour s'installe j'y suis encore, je fais des gestes, je prononce des mots, dehors la fraîcheur du vent ou la lumière semblent lointaines, je traverse une place dans un envol de mouettes, soleil levé sur les montagnes, éclairs d'eau, croisant les autres corps, leurs voix, des visages connus, fixant les couleurs sans les voir, montant un escalier, refermant une porte, parlant toujours, absent de mon sourire et de ma voix, cherchant à comprendre cette chute intérieure, lente, comme celle d'alice

dans son puits, distinguant aussi au passage une image, un souvenir, trottoir, petite et brune, croisée chaque jour, ombre entre les ombres, tombant interminablement vers ton encre mouvante, disant à bientôt ou fixant par la fenêtre le soleil couchant, restant à regarder la brume mauve couvrir doucement le disque rouge, immobile dans la dérive de tout, tombant pourtant comme le soleil vers la nuit, vers ton ombre montante



## deux

tu montes maintenant, tout de suite je l'ai su dans mon corps, dans le bruissement de mon sang, dans mes yeux ouverts soudain aux couleurs du jour, je voyais les nuages sur la lumière, les feuilles étincelantes, l'espace comme une main pour t'accueillir et j'ai alors aimé la vie par-delà ma vie, j'ai prononcé des mots qui n'étaient encore qu'une attente d'aube, écouté les bruits du jour le cœur battant, rires, porte claquée, j'ai touché le bois de la table, sa fraîcheur amicale, vu la montagne blanche surgir obscure sur les toits, les flèches des oiseaux sur la vitre, les corps auréolés du soleil de cinq heures, leurs mains vivantes, j'ai senti le temps aussi, cette odeur de terre humide par la porte entrebâillée ou de feu derrière la haie longeant un champ à pas lents, enveloppé d'une tendresse d'air et de lumière, bourgeon de chair je te sentais dans la tiédeur nouvelle, je savais que désormais tout allait s'écrire dans la lenteur ou la fièvre des jours et qu'importait le temps, tu venais, mes mains, mon corps travaillaient pour toi, je préparais les heures écoutant leur rumeur indistincte, sous les gestes utiles, les phrases prononcées quelque chose brillait, brille toujours malgré la fatigue, le jusant de l'âge, je respire calmement, un chien aboie très loin, une pie me fixe d'une branche comme posée sur la montagne plus haute

nouant le cercle où poindra ton visage, traces labiles, suspendu à mon souffle, sans limites, informe plus que toi refermé sur ton ombre, éparpillé, t'offrant cette lenteur mouvante, invisibles flocons, frôlements, plumes froides, fils sans fin, silences, signes sans nombre qui me détissent et tissent ton image

clair où tu viens, cette habitude perdue des mains sur la blancheur, les voix dans la cour et son ciel échancré d'où tombe la lumière, bulle, planète aqueuse, vaguement tu prends forme, quelqu'un siffle dehors, joyeusement, comme pour mieux t'appeler à la vie, les voix sont si proches que je les comprends presque, je cherche tes yeux absents, ombre double où vont mes mots glissants, à peine un signe, rien encore, ce rire, est-ce pour dire le soleil sur la pierre ou la fraîcheur de l'air, ce matin, qui m'enveloppait, brume bleue, ligne étincelante de l'eau et, sachant que tu venais, je marchais pour mesurer l'espace, odeur d'herbe, printemps mémoire, j'écoutais très haut jubiler l'alouette, je retenais pour toi le rose pâle d'une haie, l'or éblouissant d'une vitre, la terre plus souple sous le pas, l'herbe, la montagne immense soudain levée sur sa buée de neige et les trois corbeaux envolés, points noirs sur toute la blancheur, perdus comme moi dans cette lenteur d'eau, son silence, imperceptiblement l'ombre glisse vers la lumière, l'encre s'éclaire, je vois maintenant l'ovale s'arrondir, devenir globe dans les nuées laiteuses, se cintrer et la tache foncer, ovale dans l'ovale, amande noire, et c'est comme si le soleil se levait, une lumière improbable sur tant

de nuit, quelque chose est là, soudain, que je ne sais pas dire, au milieu du jour, avec les voix toujours, je cherche un mot inexistant, écoutant le bruit des pas, des portes, d'un papier qu'on froisse, d'un seau heurté avec violence, je sais que tu viens, la tache très doucement se creuse, puits dans l'ellipse et, au fond, est-ce une eau, je n'y vois plus, sur le mur la lumière dessine un triangle clair, le silence s'est posé sur mes mains, il m'enveloppe, léger, je flotte un instant, comment trouver de cette table à tes nuées le fil entre nous deux, phrase peut-être qui se tisse par moi, malgré moi, l'eau coule quelque part, ce mot, oui, l'eau, je le regarde, j'écoute sa douceur, l'o signe de toi, j'entre dans le cercle, j'y retrouve l'ovale, la tache plus obscure, plus profonde avec, à présent, liquide, bille fixe comme montée du fond, plus claire, le cercle aussi, le globe, l'o du regard, l'œil mollusque dans sa grotte, je le contemple, je ne sais plus m'en détacher, il me fixe, cécité sans mémoire, il n'est pas toi, à n'est encore personne

lumière levée soudain à son déclin, les ombres bougent, une tête contre un mur dans le silence d'une pièce, une main peut-être ou la feuille dentelée d'une plante inconnue, l'heure est laiteuse comme le ciel illuminé, le jappement lointain d'un chien semble s'y diluer ne laissant que cette stupeur claire, limites vagues, murs souples, translucides avec, sous l'ovale imprécis, près de l'œil, nageoire ou patte de neige, éventail, entrouvert, flottant, filaments blancs, veines ou vaisseaux ombrés, calligraphie légère sous la peau transparente, tu bouges au gré de l'eau qui te porte, de cette phrase à peine,

entre deux syllabes, cordon d'encre t'offrant cette clarté du jour, soleil encore sur les doigts, tiédeur, peut-être la perçois-tu ou le trait d'ombre d'un oiseau instantané sur le rectangle de lumière que je fixe essayant d'éprouver tes limites, ne parvenant qu'à me perdre dans l'entre-deux, pris entre jour et nuit, errant toujours avec la peur de poursuivre sans fin ton image fuyante, continuant pourtant, et ce matin, malgré l'inquiète mélancolie de n'avoir pas su vivre, guettant ce bruit en moi des mots comme une source toujours prête à tarir j'ai vu, très vite, ton image naissante, bourgeon, puis rien d'autre que le mur et la pâle lumière, seul, t'attendant sous les gestes du jour, les paroles perdues, les objets une fois de plus énumérés, chaise lit, touchés pour toi, tasse cuillère assiette, rien ne manquait, le monde commençait, pigeon sur la fenêtre, soleil intermittent, rue simple et ses passants avec, arrêtée sur leurs têtes, la façade de neige flottant sur la brume levée comme l'énigme encore de ta face, buée de chair, laitance, concrétion lente, modelé évasif, bourrelet à peine d'un nez, bouche sans lèvres, trou de l'œil d'où rien ne monte, globe vague d'un crâne noyé dans une glaire blanche, tiédeur rouge, tu t'effaces, te disperses telle la brume sur la montagne, fœtus de pierre, les bruits du jour t'atteignent-ils, chocs métalliques, voix, hoquet du réfrigérateur, j'entends un froissement de mer, je dérive, je frôle tes lisières pénétrant d'un fil d'encre la bulle où tu prends forme, cherchant à l'habiter, ombre chaude, flottant, nageoires et queue, branchies, têtard balancé, me dissolvant, eau, t'enveloppant, sentant au creux de moi ce poids de chair, bras et jambes graciles, tête déjà, inclinée, les doigts se séparent, s'ouvrent

un peu, phalanges pâles, ou translucides, voyant tes côtes,  
l'imperceptible va-et-vient, la racine du souffle

revenu de toi mon corps est lourd et douloureux, la terre me pénètre, m'emplit, j'inspire profondément, l'espace autour se précipite, ciel coagulé, choses prises dans le gel, mon souffle est lent, difficile, puis la lumière me touche, tiédeur, feuilles légères, violettes, saxifrages, je reconnais la saison, moineaux avec le vent, piano lointain, plus proche comme pour m'accueillir et dire la beauté du jour, cet éclat de soleil à six heures, effervescence muette et immobile sur l'eau noire d'une flaque pareille au léger bouillonnement d'écume de ton corps qui se fait, qui s'approche toujours, et combien de fois encore vais-je plonger à ta rencontre, ne ramener que cette trace humide qui scintille un instant puis s'évapore, l'ici et l'ailleurs retournés comme un gant, dedans dehors, ventriloque cherchant à comprendre mes mots mais les ai-je prononcés, bulles froissis frôlements, noir et lumière, comment te voir et voir aussi le jour, soleil sur les mains ou sur la suie d'un mur, et toi, immobile, lové, comme à l'affût depuis ton silence liquide, écheveau des veines, cordon blanchâtre, momie d'ombre sous ses bandelettes, je perds ta trace, une fois de plus le jour t'efface, instant d'air tiède et de cloches profondes, l'eau étincelle entre les feuilles, aux terrasses des visages sont tournés vers la lumière, les mots s'envolent, flottent sur le fleuve des corps, je dérive avec eux sous des flammèches dansantes, t'oubliant peu à peu, mais loin, très loin encore il y a ce travail de cire, ta forme nette

maintenant sous la membrane rose, ton visage déjà, reconnaissable, courbe du front, arcades lisses encore, orbites et leurs yeux glauques, nez, bouche aux lèvres blanches, oreille conque, les ongles poussent au bout des doigts, tu sembles dormir, jambes pliées, flottant sous le ciel concave, le jour va-t-il t'atteindre de sa rumeur, l'étrange oiseau qui soudain chante sur les bruits de la rue, qui se tait à présent, immobile je guette sa flûte claire, le temps s'arrête, lumière fixe sur les corps, écoute, il chante encore mais je ne sais pas dire cette beauté, cristal embué, éclair d'eau, son trille a-t-il touché la fine spirale de ton ouïe car tu as tressailli, mon cœur bat plus fort et, en écho, lointain, imperceptible, le tien répond comme à travers des siècles de silence, sous le bruit, sous le fracas du jour, il est là, quelque part, duvet sonore, étincelle à peine sous des couches de nuit, j'inspire, l'air gonfle ma poitrine, comme moi tu es vivant, je regarde la lumière sur les visages, la buée bleue de la montagne et malgré l'obscur et ses signes, la dispersion glacée, les cris, la vessie mauve, je dis oui, oui à la cendre éblouissante du soleil sur l'eau, à la voûte des feuilles, je marche et c'est toi qui t'avances sous les arbres traversés de rayons où je vais un instant m'endormir, glisser à ta rencontre dans la chambre des feuilles

est-ce un signe ou simplement une position du bras et de la main, tu sembles appeler, te dresser même, jambes dépliées faisant de la bulle un œuf, ton autre main s'approche de tes lèvres, pouce tâtonnant, bouche ouverte, refermée sur la chair, globe veiné de rouge ton crâne s'incline comme si tu écoutais,

ces choses vagues, rumeurs à peine touchant ton sommeil liquide, ton corps tressaille, s'étire, s'ouvre, filets sonores, éclats lointains, tu ne sais pas encore, tu es page rayée de signes légers, frôlements, éraflures, sans mots, silence zébré, tu es étincelle, tintement bleu, écharde rouge, métal pour toi n'est rien, ni voix, ni vent, goutte à goutte, notes irisées, ton corps écoute, se fait tympan, grondement sans tonnerre, sans moteur, replié, noir sur tes mains, gouttes encore, flottant, doigts ouverts comme pour saisir, perles mauves, autour, dedans tu cherches, corps tournant son vertige, spirale secrète de l'ouïe et puis cela, tiède, tu vibres, t'immobilises, tu es attente, comment dire, toucher le son, tu y flottes, tu aimes, caresse bruit, houles pour toi, gonflées, tu tournes encore, la mer écume, la mer sans mer, vagues, murmures, mousses du son mouillé, algues et mots, les fils doucement te tirent vers là-bas, cordon mauve, luisant dans la pénombre, la phrase aussi, rumeurs, filets bruissants, le temps t'a-t-il touché, cette chose légère, voile, et soudain tu tressailles à nouveau dans la tiédeur, aiguilles, écharde froide, d'où venues, tu t'es refermé comme une fleur de chair, genoux et mains près du visage tu es lové sur ta chaleur, dos rond, bercé par la houle légère, sommeil noir sous mes yeux ouverts sur le clair du jour, immobile moi aussi j'essaie de tenir la lumière et ta nuit, les confondre en une seule vision où tout commence et finit à la fois, silence plein de cris, je vois l'arbre, l'éventail brumeux des feuilles, je vois l'arborescence rouge des veines sur l'orbe du crâne, j'entends ton cœur à peine sous les rumeurs, tenace pourtant, ce goutte à goutte du sang, est-ce le mien, le ciel s'obscurcit, s'éclaire d'un soleil violent, en sens-tu la chaleur,

fièvre brusque sur la pâle membrane où monte ton visage, paupières peu à peu dissoutes dans l'aube du regard, tu viens, tu habites la croissance de l'herbe, le cri aigre du corbeau, l'angoisse et la beauté de vivre près d'un banc vide fraîchement repeint où j'ose à peine m'asseoir, regardant ma montre, cherchant à ne plus glisser, à être le centre de l'instant, montagne fumante, marteau, linge sous le poirier et cette solitude, cette perte entre chaque mot, poussière, pollens, brise sur le visage que ne sent pas ton masque de suppliciant, fantôme inverse qui lentement se dresse, monte vers moi, me rejoint, je vois mon visage retourner au vide de l'incrédulé, ma main se lève, index pointé comme en un signe arrêté, des voiles blancs, des glaires effacent mes yeux, gommement peu à peu mes traits ne laissant percevoir que des taches livides, front peut-être ou menton, tandis que l'ombre s'épaissit comme coulée des yeux et de la bouche, couvrant la pâleur d'une joue, d'une paupière, encre maintenant, noir sans fond où tout sombre irrémédiablement

mais tu n'es plus la nuit, une aube vague éclaire ton ciel, tu t'es dressé, silencieux, solitaire, sous la coiffe de lait comme cherchant à déchirer l'obscur, paupières levées sur des yeux d'eau, as-tu déjà pressenti la lumière qui tombe ce soir par les fenêtres, le signe de neige d'un grand poirier sur la montagne, les galaxies jaunes des prés, la poudre bleue du vent, feuilles, bourres, pétales en dérive, tes doigts ouverts cherchent-ils la limite des formes, une surface lisse où passer la paume, la refermer sur l'arête droite d'un cube, le galbe



tiède d'un fruit, métal ou cuir, froid ou chaud, la précision du geste, l'espace déjà d'un bras tendu ramené vers la bouche, comblant le vide, rondeur parfaite où tout s'abîme, mais toujours ce geste répété, ce contact ou choc, recommencer, j'imagine, je vois ton corps seul dans le jour, je dispose le paysage, des arbres légers sur un silence d'herbe et de nuages, pour un instant j'efface la douleur, les collines étincellent, je t'appelle, tu marches dans une écume sans âge, ton corps est devenu l'espace ou le ciel immensément rouge comme en rêve, lenteur incandescente, tu lèves la main gauche, mais l'appel est encore trop lointain, l'eau redevient immobile et tu te refermes sur toi, nénuphar obscur, tandis que mes mains s'attardent à de dérisoires écritures ou que, les yeux levés, je regarde en marchant le gris froid d'un œil que je ne reconnais pas, vulnérable un peu plus chaque jour, comptant, additionnant, les mois, les années, soustrayant un matin lumineux, les fleurs mauves d'un après-midi bleu traversé d'éclairs et de cris, la souplesse d'un corps oublié, mais était-ce bien moi, ce peu de mémoire à peine rassemblé autour du présent sans visage où, une fois encore, ma phrase se prend à ton silence, retrouvant l'opaque de ta bulle, ce flottement très lent, ta forme sombre lovée, immobile, et plus rien maintenant ne semble l'émouvoir, attente liquide, nuit de muqueuses piquée d'étoiles lactées, je vois ta face et son énigme, tes doigts repliés sur leurs paumes, l'angle aigu des genoux, les pieds fragiles, je ferme les yeux, j'essaie de glisser vers toi mais tu frissonnes comme touché par un appel, imperceptible dérive, vague à peine puis ton corps se détend, crispé presque aussitôt tandis qu'à mon insu je me suis tassé

sur ma chaise, tête penchée vers la page, genoux serrés, flottant aussi entre les mots, la chambre autour s'est resserrée, de vagues rumeurs me parviennent à travers l'épaisseur d'un silence où je suis bien, frissons, flux et reflux de la phrase, pour un instant je rejoins ta paix de sang tiède, écume, sillage d'un geste dans l'obscur, nuée pâle du visage, je t'enveloppe d'une membrane de syllabes, ma phrase est rouge, elle ondule jusqu'à toi, tu t'en nourris, par elle tu respires, tu pressens le feu soudain de la lumière, l'air froid qui s'adoucit déjà au milieu d'une rue où je marche, remontant le courant des corps, cette rumeur de vie qui n'est pour toi qu'un souffle à peine comme la mer lointaine où tu flottes, coraux de sang, mousses placentaires, membres ondoyants, geste très lent d'une main, doigts écartés, qui se serrent maintenant, poing, corps à nouveau crispé, refermé sur lui-même comme répondant toujours au même appel, imperceptible glissement, le ciel de chair s'est rapproché, le noir s'est fait plus dur, il bouge aussi, il y a maintenant cette pression délicate sur tout le corps pareille à celle de l'air, ce matin, chargé de pluie, fumant sur les pavés, cette légère angoisse de ton corps lové dans sa conque muqueuse, glissant encore, je parle, les visages autour de moi sourient, deviennent graves ou simplement indifférents, le front de pierre de la montagne émerge des nuages, s'illumine un instant, très loin tu as bougé, le monde s'éclaire, je deviens ton attente

## trois

l'obscur s'est fait plus étroit, quelque chose comme une marche dans un couloir aux parois suintantes, palpitantes parfois mais froides en même temps, une lueur intermittente tremble, étire les ombres et dans le jaune vacillant j'ai vu le mufle et la croupe, la demi-lune des deux cornes, ton crâne aussi comme la terre, plus proche, occupant presque tout l'espace, puis, de nouveau, le troupeau des formes, l'écheveau galopant des lignes, les taches sanglantes ou brunes et c'était comme une fête incroyable, l'utérus rocheux s'ouvrant sur des salles profondes où les torches jetaient des buffles dansants, des chevaux et puis ton crâne encore faisant le nuit, crispé sur un silence de siècles, une force immense comme toutes les marées réunies te poussant au boyau nocturne toujours plus étroit, t'enveloppant de son étreinte souple, te massant, te pressant telle la mer, te libérant un peu et pareil à ces yeux ces mains ces corps dans le jaune du feu, j'ai voulu écrire dans l'ombre les signes du visible, une tache de soleil, la pluie en gouttes claires, l'ouvert moutonnant des collines sous les ailes de l'air, un rire, l'herbe infinie en houles sous le vent, j'ai tracé des lettres, des mots, une phrase comme un fil traversant ma mémoire, remontant jusqu'à cette main solitaire crispée, entrouverte, crispée encore, pulsation lente que je sens

maintenant sous mes doigts, coulée obscure, irrésistible, je plonge mon visage dans l'encre, les mots sont étincelles, lunules dansantes, filaments, fissures, sillons dans la nuit étroite, crépitement encore, suif ou résine, éclat soudain et la main s'ouvre, immobile, sur la paroi rouge, elle monte, est-ce la tienne, je vais la toucher mais le jour une fois de plus efface ton vertige, m'appelle de sa lumière intacte, ouvre mes yeux aux choses simples, une rue claire, les fleurs blanches d'un marronnier centenaire dont les feuilles me couvrent de leur caresse verte, j'écoute les cris d'un enfant qui pourrait être toi, les paroles errantes, le temps de l'eau qui coule et toujours, très loin, cet autre appel, inverse, sous des voûtes indiscernables dans un galop de cerfs, d'aurochs pétrifiés, et je ne sais plus si c'est toi ou tous ces corps soudain levés comme un torrent nocturne qui me traverserait, crâne de cire, membres mêlés, pattes et jambes, réseau des veines et des cornes, multiplié, enchevêtré, forêt du rouge, moutonnement de croupes, mufles, visages, poches glaireuses, traînées sanglantes, la roche bouge, bave, se fait douceur, tiédeur enveloppante, pressante maintenant, mer intérieure, marée lente des muqueuses, succion comme d'une bouche qui t'enroberait de salive, la phrase est torche brasillante, je te vois, tu montes dans la foule sans nombre, c'est toi avec les siècles, leur transhumance silencieuse, la lueur vacille, tu n'es plus qu'ombre dansante, j'écris deux mots encore pour hâter ta venue, deux autres, la nuit les couvre, autour les choses semblent mortes, images privées de sens, canapé table lampe, concrétions passagères comme ce corps, bulle irisée parfois d'une brusque lumière, opaque, et d'où sont venues ces

images du temps, cette brassée de signes, ces noms qui maintenant t'accompagnent, altamira, lascaux, pech merle, la cenia, willendorf, cougnac, tassili, kostienki, font de gaume, la préhistoire a ton visage, je recommence à chaque mot, l'origine à chaque instant, graffiti, tracé de craie, phallus emphatiquement dressé sur la porte des toilettes, flèches ou bois dans une odeur d'urine et de suint, la paroi monte et se replie, spirale immobile des corps, tournoiement des feuilles, fougères sanglantes, cornes neurones, la nuit nous environne, épaisse, minérale, aucune lueur ne la traverse, elle s'est refermée sur toi, te digère doucement, j'essaie de t'accompagner dans le couloir obscur mais je te perds, ma main, mes yeux sont seuls à présent dans la pièce silencieuse où la lampe allumée n'est qu'un îlot fragile, j'écoute en moi d'indistinctes rumeurs que je voudrais comprendre, je fixe chaque objet cherchant à le rejoindre dans son impossible plénitude, je le touche, je le hume, j'y passe la langue comme un enfant, très loin, pour être lui, pour qu'il soit mien, mais sans cesse il m'échappe, autre sous mes lèvres, entre mes doigts, autre sous mon regard, proche et cependant inaccessible telle cette image de toi enveloppée de mots, nocturne toujours, d'où montée, galaxie tiède, compacte, vibrante de cette pulsation qui habite aussi ma poitrine, fragile, à peine perceptible mais si tenace malgré tout, vertigineuse comme cette rumeur silencieuse et sauvage, pattes, sabots, piétinement sans fin, bruit de mer ou de sang, très loin dans le clair du jour, proche sous les paupières, ramure infime sous la peau et soudain j'ai senti que cette fatigue au soir, ce visage, ces gestes de mes mains, cette voix

parlant par ma bouche n'étaient pas miens, que je n'étais pas moi mais des milliards à dresser cette chose éphémère, un corps et son regard où le monde un instant se contemple ébloui de sa propre lumière, traversé de temps, d'échos innombrables, grognements cris appels chuchotements vagissements sanglots qui te construisent aussi, te hissent dans le boyau obscur, la horde, derrière, dans la salle rocheuse, trop nombreuse, la marche a commencé, l'interminable exode, ils te poussent, replié sur toi tu sembles dormir mais tu tressailles, tes poings se serrent, tu souffres, le noir t'écrase, tu montes comme un pleur sanglant, autour de moi le monde se dilue, je bats des paupières m'efforçant de retrouver l'évidence des choses, murs tables chaises, grincements, bruits de pages, quelqu'un siffle dehors, soleil sur les fenêtres, affiches aux couleurs figées, les mots glissent, se perdent, inaudibles, tourbillonnants, je cherche un point d'ancrage, je regarde face à moi des corps assis, immobiles, je les vois, crânes humides, sanglants, visages tuméfiés, tous pareils, hurlant sous la même lumière puis s'ouvrant peu à peu, comme des fleurs, souriants ou graves, la nuit, le jour tour à tour les effacent, les révèlent, les figent imperceptiblement, il y a maintenant ce qui ne disparaîtra plus, cette fossette ou cette ride sombre entre les sourcils, ce pli léger près de la bouche, cet éclat du regard, ce trouble aussi, lunettes, boucles d'oreille, ils se flétrissent doucement, sans le savoir, les voix en eux se font lointaines, plus estompées, moins pressantes, la horde les traverse, les abandonne, son écho résonne encore, s'éteint, le silence à présent est terrible, j'ai peur, mais tu viens, tu viens toujours, je sens monter ta charge d'ombre, cornes

sabots mufles et ramures t'escortent, cherchent comme toi la source de l'air, la déchirure de l'espace où surgir dans la splendeur des couleurs, mais la nuit s'est faite plus compacte encore, un mur presque contre lequel vous vous heurtez, tu crierais si tu pouvais mais ta bouche s'ouvre en silence sur une plainte d'eau, tes poings n'éveillent qu'un remous obscur, j'écoute dans le jour ton appel étouffé, pour y répondre ma phrase s'ouvre, se fait étale, fleuve pour te porter, delta pour t'accueillir, sur les collines, gris et blanc sur le bleu, un galop de nuages, je dis ciel, lumière, j'écarte l'angoisse, je dis matin, une fois de plus ma main se tend, traçant d'un geste indécis un cercle d'air mais tu t'enfonces encore, l'étau noir serre ta tête, la horde te talonne, cornes et mufles dans tes jambes, crânes sabots pelages qui te pressent, ventres croupes poussant ton corps crispé sur son silence comme agenouillé pour quel rite immémorial, flux et reflux des humeurs, pulsations des muqueuses, chaque mot traverse la mémoire, touche l'oubli, mon corps à son tour tressaille, s'apaise, tressaille, je n'y vois rien, je ne sais rien qu'une angoisse très loin, ce nœud des membres nostalgiques, tiédeur légère peut-être, flottant, pris de nouveau dans le torrent raboteux, le galop des figures sans nombre, éclaboussé, piétiné, griffes pattes sabots, roulé dans le boyau de chair, emporté, perdu, lambeaux de phrases, mots brisés, syllabes, lettres, je me retrouve sur la page comme au milieu des débris d'un naufrage, autour les choses sont lointaines et immobiles, j'inspire profondément l'air humide, un peu de lumière éclaire la table, les bruits du jour sont simples mais étranges, froissements, chocs, tintements, voix floues, ronflement qui lentement s'estompe, comment trouver

le confluent où ce monde nommé, jappements portes claquées, rencontrerait le tien, l'obscur sans nom, se confondraient et, un instant, nuit et lumière, parole et silence, forme et informe, toi et moi, ne serions qu'un seul mouvement, un seul commencement immense et fugitif, troupeau d'ombres lumineuses, corps dans la clarté levante, mais la marée te jette contre l'étroit passage, tu t'y écrases, ton visage se plisse, s'étire, se déforme, la phrase vibre, vrille lancinante jusqu'à la main qui abandonne, mais je ferme les yeux, serre les dents, mon corps tassé se jette à ta rencontre, te perds dans le désordre des heures et des jours invisibles qui se succèdent jusqu'à cet instant, encore, clameur silencieuse, les forces noires contre ton corps, plus pressantes toujours, ta tête heurte la porte tiède, heurte, crâne bélier, cornes, fronts têtus, grondement des sabots, siècles en tumulte obscur, le temps pour toi a commencé, plus rien ne l'arrêtera, ni tes pleurs muets, ni ta posture implorante, genoux sur la poitrine, tête inclinée comme priant, écrasé maintenant, tu as mal, ta bulle déchirée ne te protège plus, flux et reflux, friction des muqueuses et, soudain, ce calme, tu es immobile, tu attends, autour de moi le silence s'est fait plus dense, mes yeux ne voient qu'un cercle étroit de lumière pâle où les objets s'effacent, un vide clair comme une plage très tôt le matin, scintillement d'eau, buée, froissement à peine, j'écoute chuchoter la mer, ou est-ce le sang, ce va-et-vient léger, pulsations étouffées comme si très loin sur l'horizon s'amassaient des écumes, une frange lumineuse balayée d'ombre, intermittente, je pourrais marcher, il n'y aurait rien que cette vapeur étincelante, le sable tiède et humide sous



les pieds, ces odeurs de marée, algues, coquilles, mer intérieure où longtemps tu as flotté, tache bourgeon têtard méduse rose, erré poisson reptile, vogué bulle de chair branchies poumons nageoires bras jusqu'à ce jour où corps enfin les courants te prennent à nouveau te jetant au détroit, le flot gonfle, des vagues noires enflent, te submergent, tête contre l'étroit passage, épaules prises entre les côtes, tu vas venir, houles galops écumes pelages se confondent, cornes récifs, vents et mufles t'écrasent, te bousculent, pelotonné tu te résignes, tu viens, la grotte, la mer sont derrière, je t'appelle, de toutes mes forces, je fixe les ciseaux, l'acier luisant, comme attendant que mes doigts les saisissent, la phrase est rouge maintenant, je m'y enfonce, remontant à contre-courant, fouetté, mots, syllabes, lettres cassées, je tends les bras, mes mains fouillent l'obscur, touchent, duvet, ton crâne peut-être, glissent, épaules, tu résistes, je crie viens, un flot de liquide visqueux sort de ma bouche, je ne sais, plus, plus, je, bulles, salive, j'étouffe, j'ai mal, ta langue est dans ma bouche, je cherche, chaud sur mon corps, froid maintenant, tu viens, la marée nous jette, la horde est sur nous, roulés, pattes sabots remous tourbillons, tramés, piétinés, boues et souffles vagues rouges, écrasés, panses et cornes, mufles, l'inextricable, la mer forêt, sur nous, noir et rouge, blanc qui brûle, tonnerre soudain, la déchirure, le cri énorme et tout, pêle-mêle, queues ventres bois gueules et langues lettres pattes sexes viscères poils muqueuses syllabes salive urine mots excréments, la phrase nous dégorge, l'eau, partout, cataracte, les siècles tombent, mes mains sont dans tes mains, tu n'as pas de visage, tu les as tous, glace ou feu sur la peau, glace, tu hurles, feu, ton cri est planté dans ma gorge,

le vide est sur tes membres, la horde n'est plus qu'un tas de chairs fumantes, tu hurles toujours, ou est-ce moi, ta peau cherche, l'eau, la tiédeur silencieuse, tes doigts griffent saisissent l'air, s'y agrippent, bouche, masque troué par ta voix, je hurle aussi, je cherche, caverne douce, caresse, bras et jambes, seuls, tête, seule, corps, seul, seul, avec le souffle, seul, le feu, dedans, le cri, toujours, tu tombes, rien autour et puis, mes mains, ou sommes-nous, les ciseaux brillent, tu t'éloignes, je dis, reste, mais tu recules, vertigineusement, tu me fuis, planète déjà lointaine, je t'appelle mais je sens le fruit tiède de ta tête dans ma paume, je te vois maintenant, minuscule, hurlant, je te serre contre moi, je ne veux pas te perdre, le temps pleut, m'aveugle, mais ton cri se fait pleurs, sanglots, filet sonore, intermittent comme te gagne ma chaleur, mon corps te parle mais tu n'es plus de moi, ton souffle près de mon oreille épelle le jour, tu commences, fraîcheur, tiédeur, et je ne sais plus t'atteindre, ombre et lumière, tu t'en vas très doucement comme un bateau quittant le port, une fois encore je lance mes mots vers toi, je dis blancheur, les murs sont transparents, l'espace s'ouvre

*L'air*



*¿Aire? Hubo algo más?*  
*L'air ? Y eut-il autre chose ?*

LUIS CERNUDA



l'air                    ou feu frais avec la peau avec  
                              peut-être l'air ouvert ou la bouche  
sur le ciel à manger ou            le feu comme  
un fruit blanc qui coule ou        sur la peau  
à peine frais un feu                qui tremble

l'air, je dis l'air, je fixe ton visage, immobile soudain, attentif à ma voix, tes yeux s'ouvrent, ils sont noirs d'une nuit profonde, je souris je dis, tu es vivant, bonjour, ta bouche est entrouverte comme au bord d'un aveu, je dis, regarde la lumière, regarde, montrant la chambre, la buée bleue de la montagne, je répète, tu es vivant, vivant, tu me fixes à ton tour, écoutant, mes mots peut-être ou les oiseaux ou une mouche contre la vitre, mais continuant je t'ai vu reculer, fuir, comme happé par le temps et mes mains sont restées seules posées à plat sur la table avec cette lassitude des jours, l'imperceptible écrasement, couloirs, odeur de poussière des salles vides, boulevard vomissant ses camions et déjà je ne sais plus te rejoindre, j'ai beau t'appeler doucement, écouter ton silence, tu es loin, je suis perdu dans l'infini désordre, midi moins vingt carrefour bouteilles entrechoquées allô oui, j'étouffe, je cherche ton air, cette étreinte minuscule sur mon pouce, cette rumeur de bouche, je me penche vers ton odeur, comment dire, fruit ou matin léger, ma phrase glisse vers toi, touche un point clair, quelque chose, blancheur comme un souffle entre oublié et mémoire...



blanc      un ciel peut-être      caresse  
ronde à boire      lait ou lèvres avec un  
jour blanc sur la langue      quelque chose  
comme d'ailes ou rien      ciel à peine  
qui passe

... mais le jour gris, très vite, comme un mur, l'immobile clôture des choses, une grille, une embrasure où s'étoile un carreau brisé, un radiateur, une table, une corbeille de plastique vert, tout ce qui fait ma solitude, ce face à face obtus où je te perds, je tends la main sur ton sommeil, mes doigts effleurent ta tête, cette tiédeur lointaine, les yeux fermés, j'écoute ton souffle, je ne bouge plus, mais l'espace reste entre nous, le temps, source à peine pour toi et pour moi déjà fleuve qui m'emporte et je ne peux plus résister, je crie, je te fais signe, tu es près de la rive, immobile encore, je me retourne pour te voir, je compte les jours, le soir tombe et je suis seul malgré ton souffle calme, dehors le vent fouille la nuit, je cherche à comprendre l'évidence de ta forme immobile, même dans le sommeil tu m'habites, je bouge, je te vois mais ce n'est pas toi, il y a une grande prairie, ta tête dépasse à peine sur l'herbe haute, elle semble y flotter comme sur des vagues vertes, je cours mais tu t'éloignes, des tiges se prennent à mes chevilles, j'avance péniblement, lâche-moi, lâche, comment suis-je debout penché sur toi, happé par tes pleurs, ton corps s'est incrusté contre le mien, je marche dans le noir murmurant des paroles légères, fredonnant parfois, titubant dans le froid qui monte sur mes jambes, écoutant tes sanglots, intermittents maintenant, disant je t'aime, te serrant plus fort, je t'aime, prononçant ton nom, le répétant, marchant longtemps jusqu'à ton souffle calme mais je n'ose t'arracher à moi, je cherche à comprendre cette émotion fragile, cette

violence douce comme la première neige, l'aube est sur la  
fenêtre, un silence d'oiseaux avec, dans la fatigue, le début des  
couleurs...

main seule avec peut-être la voix mais loin  
avec (reviens) le noir partout les dents  
ou (reviens) le vide avec le cri la  
main toujours et la voix encore la voix

... invisibles les jours, et chaque geste, chaque mouvement le plus imperceptible t'éloignait de moi, tu étais un monde, une poussière d'instants, parfois je voyais les heures, les dates, aujourd'hui ce sont des photographies que je retourne entre mes doigts, je t'aime ainsi fixé dans l'éphémère, sachant très bien que ça n'est jamais toi, je te souris, je dis coucou, je tends la main, un vent léger nous frôle, est-ce le même au bout de la mémoire, fraîcheur blanche, froissement à peine ou, comment dire, sous les mots cette innocence du toucher, la bouche sait, contour sous lèvres et rien, vide à saisir, vide, tu pleures, je ne peux plus t'atteindre, traversant la rue je n'ai plus ni nom ni visage, pris dans le vertige, matins ou soirs, avec à chaque fois l'espoir de retrouver l'instant de ton regard, assis déjà, suçant consciencieusement telle girafe de caoutchouc, en frappant convulsivement le sol, l'après-midi tourne, tu t'éloignes avec lui, je pense reste mais malgré les mouches ou peut-être à cause d'elles c'est un autre instant, couché tes pieds bougent sur le ciel, je cherche encore, lueurs, langue sur l'air, lèvres mais les choses redeviennent leurs noms, jamais je ne serai notre regard unique, je t'observe, les ombres tremblent sur le mur dessinant ma fragilité, ton inconscience jubilante, je cherche, ton toucher neuf, quelque chose, trop loin pour que je n'en sache que ce frisson rapide, cette tache laiteuse sous les images, terrasse au soir, une fois de plus l'incertitude, cet instant, mouches

et sueur, vent sur la peau et dans les branches avec son  
bruit d'années, cigales ou mer, voix brouillées qui  
m'appellent, babil à peine, un pépiement clair sous la  
phrase...

clair peut-être                    ou comme un puits  
avec des voix        ou        feuilles des voix sans  
voix clair                    encore ou silence sans  
mots pour dire un puits avec                    rien  
gestes sans doute mais passées  
traces ou feuilles ou                    chambre peut  
être            blanche

... mais les pleurs encore ou l'angoisse, quelque chose comme un quai de gare vide que vient de quitter le dernier train et plus rien que l'herbe entre les voies et cet enfant seul avec son ombre ou moi, à cinq heures, chassant les mouches d'un revers de main, larmes aux yeux sans comprendre, vivant soudain ta détresse, le vide autour de toi, ta solitude est effrayante, dans mes bras même, hors d'atteinte, gencives luisantes, rides des yeux, tu cries une peur, une souffrance obscure, j'essaye de toucher en toi la racine des pleurs, moiteur visqueuse, réseau noué du ventre, les doigts déchirent l'air, l'espace désert avec, au centre, ce trou qui t'aspire et tu hurles, ton corps tout entier se tord, se crispe, rue sauvagement, je parle, je chante, ma voix ne t'atteint pas, autour les choses pâlisent, images à peine, je ne vois plus que ton rouge violent, mon impuissance, je t'aime, je crie je t'aime, je te déteste, tu vas te taire dis, tu vas te taire, je t'abandonne, ta voix s'étrangle de fureur, je fuis...



un autre jour, dans quelle succession absente, il pleut derrière  
les vitres ou c'est encore l'été mais un peu plus jaune peut-être,  
tu vacilles sur tes jambes accroché à mes mains, ton front  
penché se lève vers moi, heurte le ciel...



... haute sur sa tige, évasée en cinq pétales rouges, fleur d'un jour près de ton corps dressé, je la regarde et je te vois, seul près de la porte-fenêtre, vacillant, tu fais un pas, un autre, je crie oui, bravo, tu tombes dans mes bras, la montagne est rose derrière le rideau, la lumière touche ton visage ébloui, il est cinq heures d'un après-midi sans date, toujours tu refais ce pas, toujours je m'émerveille, ta main se tend, saisit la mienne ou est-ce ma main prenant quels autres doigts, geste à l'infini qui se répète, le monde vacille, s'ouvre, tu ris, je ris, il est cinq heures midi ou huit heures, ton pied se lève, se pose lourdement, tu chancelles, tu ne tombes pas, des millénaires marchent avec toi, des hordes titubantes, jambes torsées talons lourds traînant dans la poussière, j'entends leur piétinement de foules innombrables, je vois des dos, des têtes dans le soleil couchant, leurs cheveux brûlent comme ton profil sur la vitre, l'heure est une fleur rouge qui s'ouvre et tu en es le centre, auréolé d'un pollen dansant, étamine levée vers la lumière, je brûle aussi, je tends les mains, mes doigts touchent tes doigts, je crie, oui, et encore, oui, il est cinq heures, il n'est plus d'heure, entre nous la distance un instant s'abolit, je me dresse, mon pied hésite, retombe, je chancelle, je fais un pas aussi, les choses montent avec nous, se déploient, s'étirent et c'est l'horizon qui commence, la mer au loin dans le clair des yeux...



... plus tard, octobre, novembre, qu'importe, il y a l'allée d'un parc vide, trois corbeaux traînent sur l'eau grise, assis tu tapes sur les feuilles, marronniers, platanes, chênes peut-être ou hêtres, tu soulèves une pierre, tu la lâches à tes pieds, tu la ramasses, penché, tête entre les jambes, fesses en l'air, redressé, vacillant mais solide, indifférent à ce signe vers toi, ma main tendue, tu t'éloignes parmi les arbres et je te suis, incapable d'être ta joie, l'émerveillement du caillou, cercles d'écume sur l'eau lisse, perdu entre haut et bas, ni toi ni moi, retrouvant ce geste maladroit d'une pierre soulevée, ho hisse, lâchée pour le passage furtif d'un chien noir montré du doigt, suivi à petits pas pressés, mais il a disparu, tu restes immobile, bras tendus, pris dans le décor, petit garçon dans un parc, photographie peut-être qui te rapproche de moi, tu titubes à présent sur la pelouse entre les marronniers comme sur un film au ralenti, sans autre bruit que le ronflement du projecteur, le grésillement de l'image qui vibre, saute, t'efface dans le blanc...

jaune mais            sans le mot ou le matin  
peut-être ou            jaune au soir avec des  
ombres                une assiette qui fume un  
mur            jaune ou des voix mais muettes  
mais

... il pleut, tu regardes les images d'un livre que je montre du doigt, je dis, la, poule, le, coq, tu tapes sur la page, maintenant tu cours dans un jardin, je crie ne touche pas les tulipes, ne, fleur rouge au poing comme une coupe, qu'ai-je fait de tout ce temps, je m'amenuise, je disparais, ombre à peine à l'arrière plan, mains qui t'accompagnent, te soutiennent, j'entends ta voix, syllabes jubilantes, je voudrais perdre mes mots, balbutier avec toi, je mets mes lèvres dans tes lèvres, ta ta, je répète, ta ta, ton index montre un seau rempli de sable, je dis seau mais tu répètes, ta ta, vidant le sable avec ta pelle, l'éparpillant autour de toi, me laissant seul à regarder onduler la lessive, ce bol cassé à la cuisine, était-ce avant-hier, il y a trois jours, tu poses un cube, tu cours vers moi, où t'ai-je perdu, tu es l'image de ma vie, elle aussi va et vient, énigme familière, comme l'air ce soir sur mon visage, ce miracle d'être là, ensemble, et que tout un instant se rejoigne, la nuit déjà, ton souffle, une tasse qui brille sous la lampe, un moucheron, l'ombre sur le mur des fleurs et de ma main poursuivant l'impossible savoir, ce peu d'air entre nous, presque rien...

rien        comme de l'air ou        comme la  
main sur la nuit        un signe d'air  
sans y voir        le bruit du noir comme  
de mer ou sang comme        chut        un  
long silence plein de voix



*La tendresse*



*Vous dites : ça va grandir, ça va disparaître, on voudrait retenir  
cette beauté.*

YAN ANDRÉA, M.D.



## un

je te vois mal, mes mots s'en vont vers toi, aveugles, comme les vagues vers la côte, cherchant ce qui déjà demeure inaccessible, j'aperçois ton visage, l'écart obscur de ton regard mais, très vite, tu disparais, lisant ou dessinant, j'entends le bruit de ta chaise, un crayon qui tombe, combien de fois ai-je tenté de te rejoindre sans y mettre peut-être la force nécessaire, ma main se tend, ne touche que l'air que tu déplaces, l'énigme en toi se fait plus dense, pulsation marine, je me souviens, tu tardais à naître, je me penchais, qui serais-tu, le sais-je maintenant, et quand soudain tu criais à plat ventre roulant ces yeux saillants qui n'ont jamais cessé de me paraître étranges, j'ignorais combien tu m'apprendrais à vivre, nuit après nuit levé, halé par ta voix, titubant de sommeil, berçant ce cri en toi qu'aujourd'hui je ne sais plus entendre, le vent nocturne soulève la page, caresse mon visage, m'apportant ses odeurs de terres brûlées, j'écris pour ne pas te perdre, garder l'enfance qui déjà t'abandonne, jappements, bruissements de feuilles, l'instant est sans visage, tu dors, une fois de plus je m'approche, j'écoute ton souffle calme, chaque seconde t'emporte et je voudrais te retenir le temps de te voir vraiment dans la lumière du matin, ton visage s'approche, tu me regardes, c'est un après-midi peut-

être, tes yeux brillent, assis sur mes genoux tu ne sais pas encore parler mais quelque chose est là qui bouge comme, à gauche, le rideau ou est-ce le flou du souvenir, ces traits que je distingue mal sous ceux d'aujourd'hui, moiteur, claquement de toile, l'été ferme son piège de lumière, chaque mot poisse entre les lignes, tu es le silence autour de moi, l'attente que je ne suis plus, tu lis, tu habites des images, aveugle à tout le reste, sourd à mes paroles, je dis, tu pourrais répondre quand on te parle, je crie, tu pourrais répondre, tu sursautes, regard perdu, effrayé presque et ma colère me trouble, très vite je vois la nuit sur la fenêtre, la clarté d'un réverbère, je lis moi aussi noyé dans le halo laiteux, flottant, phrases et rue noire, une église sonne minuit, les mots m'emportent, me cachent, des pas s'éloignent sur le trottoir, est-ce depuis lors qu'écrire et lire me sont un acte clandestin, je traverse les heures, je te retrouve dans la vapeur du soir, parlant du livre que tu aimes, je te questionne, je te réponds, je souffle sur la braise, je suis l'instant, ta passion heureuse, la poussière du chemin où nous marchons et, déjà, je te perds, cette nuit un seul grillon habite la chaleur, je reste seul à poursuivre de toi ces signes insaisissables, rumeur devenue mots, phrase, rythme où je te reconnais, mais au jour je ne t'ai pas trouvé, le matin est une haleine suspendue, un vol soudain traverse le ciel, regarde, regarde cet oiseau, penché sur de minuscules dessins tu ne m'entends pas ou, au contraire, tu t'approches, tu dis, tu as vu, je fais oui oui mais je n'écoute pas, comment trouver le même regard et maintenant même qu'écrivant ces mots tu me parles, comment être l'instant le temps au moins de le savoir, de voir ton visage se pencher vers moi, cette beauté

du commencement, ta peau mate et dans la lumière tes yeux miel qui me fixent, comment garder cette douceur, le miracle d'un corps jeune traversant la pièce, le froissement de l'air, presque rien, la mer est toujours là, étirée sur les arbres, je guette l'instant de notre prochaine rencontre, un soir peut-être, ton bras viendra s'appuyer sur mon épaule, je plaisanterai un peu posant simplement ma main sur ta hanche, au moindre geste trop visible l'oiseau s'envole, frôlement d'aile, rien de plus et tout s'enchaîne, l'après-midi et son œuf de lumière, la goutte immobile du soir, l'aube, son silence d'oiseaux, je me souviens encore, nous luttons sur le lit, tu me poussais, je tombais, je criais au secours et ta main m'agrippait, tu me tuais, tu me sauvais, c'était à peine un jeu mais aujourd'hui ton corps est loin, comme si tu me fuyais, une légère sueur me couvre le visage et lorsque tu t'approches, me montrant un dessin, je cherche mes mots, je ne sais que dire, autour, les objets sont devenus étranges, groin muselé de l'appareil photo, rasoir et son cordon, gros spermatozoïde échoué sur la table, l'instant une fois de plus étincelle, comme la mer, mais je glisse, tu disparais, je revois ton visage, sa pâleur, quel jour était-ce, des mots durs tombaient de mes lèvres, hagards tes yeux s'élargissaient, une larme luisait sur ta joue gauche et soudain je t'ai vu, si proche dans ta détresse, si impossiblement proche, tu balbutiais, je t'ai caressé le front comme si ma main se tendait vers une étoile lointaine, qu'ai-je dis alors et pouvais-tu comprendre, un train n'en finit pas de passer, le présent seul existe, ta tête se penche vers ton dessin, sur la vitre un tremblement de feuilles, comment vivre l'image, t'arracher au silence de la page, c'est un autre

crépuscule déjà, bleu, avec la corne d'une micheline, une mouche court sur la table, s'envole en grésillant, la nuit tombe pleine de fatigue, je feuillette quelques pages, je lis, j'attendais toujours la nuit avec une indéniable terreur, terrifiants étaient, naturellement pour moi, la chambre qui ne s'ouvre pas, la malle à la clé perdue, le miroir où quelqu'un prend place à nos côtés, mais chaque mot me ramène vers toi, malgré le sommeil, et la peau de la nuit nous couvre nous digère longuement avant de nous rendre au matin roulés comme sur une grève, touchés par la lumière, humides encore, aveugles, tout près l'écume grésille, poudre d'éclairs, puis la fenêtre, la table dans l'ombre, les chaises entre lesquelles j'avance en titubant, j'ouvre une porte, bonjour, tu ne dis rien absorbé dans ta lecture ou, distrait, tu me bouscules au passage, réveillant en moi cette voix étrangère, et alors quoi c'est tout ce qu'on dit le matin, très loin, j'entends la même voix, c'est tout ce qu'on dit, couloir, le plancher craque, dehors passe un cheval et sa carriole, je suis seul maintenant, le bruit des sabots s'éloigne, la maison est silencieuse, où est le temps, passé présent confondus, je vacille sur la ligne de crête poursuivant l'illusion du repos, toujours plus fragile, plus vulnérable, et c'est le vide de cet instant que tu choisis pour t'approcher, bonsoir, fraîcheur de ta joue contre la mienne, très vite, comme distraitemment, je te serre contre moi pour prolonger le contact jusqu'à ces mots sans mémoire, errance blanche, au jour le jour, te cherchant, silence, jardin, t'apercevant parfois, forme parmi les formes, hirondelles acérées, lents nuages, cuisse sur l'herbe taches de soleil, bruissements, cris, bourdonnement, le vent déjà disperse ta



voix, quelle heure est-il, les jours se ressemblent, ombres et lumières, visages en dérive, tu émerges parfois, un mot, gestes perdus, une question, tes yeux brillent mais trop d'angoisses nous séparent, trop d'inconnu et que t'apprendre ou te montrer que tu ne saches, ce blanc seul peut-être que je tache de mes mots, sillage obscur, je me retourne, je ne vois plus déjà que mon propre égarement, cette passion de l'éphémère, regard posé sur ce qui nous défait, le gris gagne la haie, la couvre, touche le haut des arbres, la pierre de la montagne, sur le fauteuil vide un livre ouvert, mon corps immobile, seul, innombrable, le tien tout proche, emporté lui aussi, un peu en deçà, nous nous regardons mais tu ne me vois pas, tu fixes à travers moi quelque chose que ni l'un ni l'autre ne connaîtra, penchés en avant nous marchons contre le vent, tes cheveux bougent, t'auréolent d'une lueur cendrée, tu me précèdes maintenant, autour les villes grondent, les chiffres, les noms nous dévorent, existons-nous, je vois des champs, des arbres comme des signes inutiles, je te montre du doigt une lumière entre les collines que tu n'as pas le temps d'apercevoir et la nuit tombe pleine d'étoiles, j'énumère les constellations, cassiopée, le chariot, le cygne, la lyre, vivent-elles soudain de cette haleine qui les nomme, et là, altaïr, véga, aldébaran, tes yeux sont deux puits noirs, sommes-nous le même instant, je tends la main, je touche ton épaule, nous marchons, la nuit est sans limites

## deux

accroupi face au lézard immobile tu sembles fasciné, puis tu t'éloignes, sautant sur un pied, nu dans la chaleur matinale, et comment te rejoindre toi aussi à travers tant d'images, seuls les mots, parfois, te rapprochent un peu, désignent un instant ta silhouette à contrejour dans le soleil, un geste, ta main tendue montrant un coquillage, je lève les yeux, le matin écrase sa lumière sur les pierres, un léger vent agite le laurier, hasard, labyrinthes traversés, la phrase frôle ton visage, n'en trace que le contour, ovale léger lueur ou lune hors de la nuit sans fin, avec l'air, son va et vient soyeux à tes narines, ta bouche entrouverte mais l'image est brouillée, comme je peux je la recompose, je l'invente même, c'est à présent une chambre obscure, je marche, tu pleures sur mon épaule, je sens contre moi cette chaleur terrible, je te parle doucement, je ferme les yeux, cela pourrait-il se passer de mots, cette émotion, souffles croisés dans l'ombre, si loin pourtant, ces années entre nous, tu gémisses, je ne sais plus, cigales et vent, un jour de plus pour te chercher, nous sommes dans l'eau, tu nages en riant, tu t'agrippes à moi, tu cries scélérat je te tiens, comment dire le plein de ce contact, il y avait aussi ce livre lu en te berçant, l'obscurité a empli la chambre c'est à peine si l'on peut distinguer la blancheur du lit, le temps n'est-il que

cette nostalgie, ce jardin où tu dormais, ailes et cris, j'écrivais l'instant, tu n'en étais qu'une facette, elle brille aujourd'hui, occupe l'espace et je m'arrête, guettant les signes, gifle d'air soudaine, une voix d'homme fait oooh, porte claquée, et encore oooh, ronflement têtue d'un moteur, chaise, géraniums rouges, neige mouvante des lauriers, cet autre instant, le même toujours, tu es ailleurs mais je te parle, où sommes-nous, je tends la main, tes doigts touchent les miens, mes mots t'appellent, tu m'échappes, mon corps se crispe, tire du vide un lambeau d'images, bleu blanc, rien, puis tu titubes sur tes jambes, je crie bravo, une mouette passe sur la montagne rose, je me souviens, cette joie soudaine, toi debout dans la lumière déclinante, mais c'est la nuit encore, j'habite un instant l'élan de la phrase vers toi, vagues sur vagues, présent d'une table où j'écris, l'ombre de ma main accompagne mes mots, un moucheron tourne, je souffle, c'est quand je t'oublie que tu m'es le plus proche, ta voix revient au soir dans une salle de bain, tes yeux brillent, la parole t'enchant, notre histoire à peine transposée, le père, le fils, devenue gags, bruits d'eau, éclats de rire, combien as-tu de dents, le savon glisse et m'éclabousse, je n'y vois plus, je t'ai perdu, c'est toujours la nuit, l'odeur de l'insecticide, la chaleur, je flotte sans pouvoir t'atteindre, torse nu sous la lampe, la lune est un œil jaune contre la vitre, j'entends ta voix dans la pièce voisine et comment vivre ensemble ce même instant, je reste comme en équilibre cherchant à reprendre pied, t'approcher un peu, peupler l'espace autour de toi d'une phrase si dense que seul resterait le vide de ta présence, je touche ta peau sans pouvoir la toucher, le comprendrai-je jamais, nous jouons, je te jette

en l'air, tu retombes dans une gerbe d'écume, tu cries, encore, encore, je te lance vers le ciel, corps instantané disloqué dans l'espace, je voudrais garder cette plénitude mais tout est trop rapide, c'est le matin, je t'ai quitté pour mieux te retrouver dans cette phrase inachevée, amnésie du présent, images intermittentes, assis sur mes genoux montrant la page tu disais dessine un œuf ou, sur mon épaule encore et moi marchant, guettant ton sommeil, écoutant les vagues sombres de malher, la longue plainte interminable, ton souffle paisible maintenant, ta chaleur immobile, là, soudain, près de ma joue, mais les mots m'abandonnent, chaque objet semble me guetter pour retrouver son pouvoir, aimer mes gestes, chaise panier stylo, me remplir d'oubli, mes ongles craquent sous mes dents, j'essaie de ne pas me perdre, je t'appelle en silence, je jette ma phrase à bout de mots comme une ligne sur l'eau immobile, je tire le fil, quelque chose résiste, s'abandonne, résiste encore, tes yeux toujours, cette émotion devant ton corps fragile, ce désir inconnu de te prendre contre moi, te protéger, cela bougeait très loin, bouge encore aujourd'hui, un peu moins cependant avec le temps, ton rire traverse les heures, me poursuit tel après-midi maussade où je ne sais plus te parler, m'accroche au passage un soir d'hiver, me laisse seul, émerveillé, ce jour d'été, obstiné à comprendre l'évidence de ton mystère, ce genoux replié, ce pied nu sur le bord d'un fauteuil, ce doigt suivant les lignes d'un livre, contemplant longuement tes coquillages étalés, conques roses, ormeaux nacrés, débris rouges des coraux, porcelaines, ovales d'ivoire, galets, étoiles desséchées spirale laiteuses, y cherchant quel sens ignoré de ma vie et pourquoi m'obstiner

à aimer ce qui toujours m'échappe, la fuite bleue du matin vers le soir, ton sommeil léger, le morse du grillon, la lune rose et plus pâle ce soir sur la fenêtre, l'aube perle où flottent, fantomatiques, barques et rochers comme naissant du vide, de ce sommeil qui t'habite encore pendant que le jour monte, éblouissant, chaque geste devient plus simple, couper du pain, verser du lait, chaque chose plus nette, plus ferme sous les doigts comme ta peau que je touche à présent, ma main glisse sur ta poitrine, tourne, fait pénétrer la crème, perçoit les côtes, très vite ton cœur rapide, monte le long du cou vers ton visage, tu fermes les yeux, redescend sur ta nuque, plus lente, plus insistante, duvet doré, épaulement sous la paume comme un fruit dur, fesses lisses, ventre émouvant, sérieux tu me regardes, tu demandes, il y a combien d'étoiles dans une galaxie, des milliards et des milliards, et les trous noirs, dis, ça peut avaler la terre, bien sûr, je vois tes cils battre, très longs sur ton profil, tes lèvres entrouvertes tandis que tu médites ma réponse, et c'est plus grand que le soleil un trou noir, oh oui beaucoup plus grand, ah bon, plumes étincelles, la lumière touche tes yeux pensifs, cette nuit, fais-tu encore, j'ai rêvé à des trous noirs qui étaient des fourmis, il a en avait partout alors j'ai crié, ta main s'est posée sur ma cuisse, je passe doucement les doigts sur tes phalanges, tu crois qu'il y en a beaucoup des trous noirs dis, sûrement mais on ne sait pas combien, ah bon, j'ai oublié l'heure, les cigales, la chaleur plus forte maintenant, ta main se retire, tu te retournes et je reste un moment interdit, un chien aboie, tout n'est qu'instantané, comment te retrouver à présent, je fouille ma mémoire, je m'étonne du peu de souvenirs qui me restent de toi, un an,

deux ans, je ne vois rien, visages perdus, les photos ne sont que formes figées, sourires insignifiants, trois ans peut-être, chandail bleu, bonnet rouge, je me vois te porter, est-ce nous, ombres et lumières, je te regarde, tu joues près de moi, ta main plonge en grésillant dans le bocal aux coquillages, tu ronrones, chuchotes, une voix dit, il fait trente et un, l'après-midi est un miroir aveuglant, tu me touches le bras, tendresses minuscules, tu comptes, t'exclames, tu t'éloignes, ne restent que les mots qu'aucun souffle n'anime sauf, peut-être, ces traces de ta présence, miettes grains de sable coquille mauve légère comme un pétale cuillère verre vide sandale unique livre ouvert, tout ce que tu fais vivre sans le savoir, je m'essuie le visage, je tire le volet, ferme une porte avec ta voix encore, sonore, muette, laissant le silence au ronronnement d'un avion qui peu à peu s'éloigne, ta fraîcheur traverse la phrase, fil courant d'un mot à l'autre, m'entraînant malgré ma fatigue, main hésitante, corps incliné, et c'est elle sans doute que je traque sachant bien que jamais je ne l'atteindrai, tu cries ou tu te tais, je dois t'oublier, perdre ce que je sais de toi pour qu'enfin tu surgisses, plus vivant peut-être qu'en ta proximité, m'appelant d'un geste énigmatique, passant sur la pointe des pieds, dansant, comme m'invitant à te suivre, à t'inventer plus vrai que nature, à travers un chemin où, perdus, nous nous retrouverions sans l'avoir voulu, tiens c'est toi, accroupi tu contemples un lézard, le temps n'a pas bougé, éclair, silence, nos deux mains se touchent, rien d'autre, peut-être, qu'une plage au matin où nous marchons dans la lumière, nous sommes seuls, le vent souffle et nous cherchons des coquillages, l'écume glisse, frôle nos pieds, nous réunit un instant, étincelante

## trois

dans le bleu finissant, je recommence, mais avec vous, ensemble, dans cette phrase blanche où, à tâtons, je cherche encore à vous rejoindre, à voir cette vie, éclairs que je ne sais pas dire, je vous écoute, j'écoute vos voix, elles passent, lointaines, elles s'approchent, regarde, fais-tu, montrant un scarabée des sables grignotement léger près de ta main, ou toi, disant tu viens, courant vers les rochers, je t'accompagne, je grimpe, levant les yeux je vois tes cuisses, tes mains, tes cheveux dans la lumière, c'est moi qui suis, j'apprends de toi l'enfance inaccessible, de toi aussi redemandant, combien de temps encore dis combien, passant, frange sur les yeux, traînant rythmiquement les pieds, je vous réponds, je suis seul, je cherche les heures non comptées, fraîcheur bleue, la profondeur, mais les mots sombrent, tout s'aplatit, les objets ne montrent que des arêtes, des surfaces dures, je ferme les yeux, immobile au milieu du silence que vous venez de me laisser, un morceau à peine plus grand que mon corps qui, aujourd'hui, ne se reconnaît plus, mais vos voix reviennent, enchevêtrées, je crie du calme du calme l'un après l'autre, le jour passe très vite, vos gestes multipliés semblent appeler le soir, impossible de fixer leur trajet évasif, seuls vos rires dans la salle de bains, vos bruits d'eau, les quelques pages lues au

bord du sommeil, la douceur d'une joue, bonsoir, d'une autre joue, dormez bien, la vitre est mauve, les voix s'estompent, se confondent à la rumeur des vagues, j'écoute la nuit, un cri d'oiseau rapide, vos respirations déjà paisibles, le sommeil pleut jusqu'au matin où j'ai peine à vous suivre, mal réveillé, t'entrevoyant traverser la cuisine d'un pas décidé ou toi, lever les yeux de ta lecture, éternuer, à tes souhaits, vacance, plus rien n'encombre l'horizon et pourtant même proches, jouant, riant ensemble, jamais nous n'habitons le même temps, je crois vous atteindre, mes doigts s'approchent de votre tête mais elle s'esquive, s'éloigne, je reste avec mon geste suspendu comme un signe de main depuis un train qui part et vous ne voyez rien, ou peut-être est-ce l'inverse, cette inflexion de voix à laquelle je n'ai pas su répondre, et maintenant il est trop tard, j'aligne mes mots, je cherche mon souffle, ce battement en moi de quelque chose d'inassouvi avec cette autre nuit et ses grillons sous la fenêtre, revenant vers vos yeux fermés, la courbe des cils, la pâleur des visages, cherchant toujours, lettres obscures, syllabes incertaines, avec la lampe sur le noir de la vitre, le fil du temps, avec vos gestes, les miens, la mouche à deux heures, grinçant obstinément, le papillon de nuit, mais non, les mots m'encombrent, me délivrent, je m'y enfonce et, soudain, il y a autour comme un grand vent bleu, irréel, taché de rouge, un jaune poussière, un vert sombre de taillis, je cours, je descends des marches dans un jardin, tout est flou et cependant précis, j'ai votre regard, et là, le souffle étincelant, la bouche bleue, cela commence toujours ainsi, un appel de lumière, un corps qui se lève dans le matin, comme le vôtre à contrejour ou de dos qui s'éloigne, j'essaie



d'être ce mystère en vous qui ne sait pas, qui en sait plus que moi, le vent s'est mis à souffler, une porte claque, vous riez, vous criez, maintenant nous marchons sur le rivage cherchant pierre blanches, coquillages, ovales laiteux et leur spirale brune, l'écume scintille, chaque vague recouvre, découvre le sable, trésors étincelants, vertige du regard, la mer est d'un bleu plombé, piqué d'éclairs, le talon s'enfonce, rien d'autre que ce rythme lent de la marche, bruissement, billes dés, billes, un pas encore, et soudain, le miracle recommencé, l'ellipse blanche, luisante, caressée de l'index, je te regarde, tu murmures, pris dans ton geste, qu'y a-t-il d'autre, les mots vont-ils nous rapprocher ou, comme les vagues, m'abandonner au bord de votre énigme, la hargne du vent ce soir fait grésiller les vitres, vous ne cessez de m'habiter, ce jour encore à nous croiser, nous frôler un instant, nous rejoindre dans l'écume, ou sommes-nous, l'immobile regard des mots, l'odeur de chaux d'une chambre vide ou j'écris l'insignifiance, serrant les dents pour ne pas vous perdre, malgré la fatigue, vous traquant une fois de plus dans ces objets laissés derrière vous, coquilles, illustrés, cartes éparpillées, morceau de ficelle, chaussette, crayon, gomme, j'y retrouve votre parcours sinueux, chaotique, pantoufle, clé, chiffon, la nuit est un visage familier, la page brille sous la lampe ou je vous réunis, vous fixant, immobiles, dans la grande dérive, je n'y vois plus, le sang à travers moi poursuit son œuvre, douleur à peine près du cœur comme pour me rappeler que tout est provisoire, le clou s'enfonce indolore presque, écoutez, ma voix résonne, se perd dans l'obscur, je vous appelle, je vous fais signe, le saurez-vous jamais, continuant, énumérant gestes, paroles, à

chaque instant plus vide, me retournant dans mon sommeil, qui es-tu toi, qui es-tu, la main tâtonne dans le noir, touche un corps froid, je glisse, je m'enfoncé, c'est de l'eau, de la boue, la bouche qui parle n'a pas de lèvres, la bouche, souviens-toi, ou la pâleur de la fenêtre, quel jour sommes nous, quelle date, que chercher d'autre que le temps, l'immersion sans à-coups, le flux plein de lui-même toujours naissant de sa propre mort, le vent s'est remis à souffler, l'heure qu'il est me reprend près de l'eau dans la beauté du jour, vous sautez d'un rocher à l'autre, riant, montrant des bigorneaux, un crabe, le sac grenat d'une anémone de mer, le cri des mouettes nous enlace, j'essaie d'être là, simplement, vos voix me traversent, votre image et le soir tombe, la rumeur de votre vie en moi tarde à s'évanouir, je cherche à comprendre le présent immobile et sa violence contenue, comme entre toi et moi cette colère soudaine, dans la tendresse, cri, giclant de ma bouche, ricanement, la gifle a emporté ma main, autour tout a changé, tout s'est brouillé, qu'est-ce que je déteste en moi, en toi, je suis aussi cet enfant seul, dans un coin, je pleure, personne ne me comprend, la maison d'en face est jaune, les vitres tremblent avec les larmes et quand j'essaie de te sourire tu te détournes, le vent ronfle toujours ce soir comme un feu obscur, quel est mon âge, il y avait ce bleu sous l'arche, cette clarté sur mes yeux, courant vers l'écume, devenu blancheur, gerbe de gouttes scintillantes, tu cries, tu lèves les bras au ciel, tu t'élançais mais aujourd'hui je reste au bord, ébloui, mer de mercure, chaos à contrejour, danse obscure des rocs, tours, cheminées, coupoles renversées, tête de chien, iguane pétrifié, caïmans, becs d'aigle, tu te dissous dans la lumière, regarde

crie ta voix, je lève les yeux, immobile, déployée, la mouette immense sur le ciel, tu ris, je flotte, combien de temps, ailes blanches dérivant, allant, venant, comme cette tendresse entre nous, la cri aigre s'étire, tourne sur le vent, je tiens ta main, je n'ai plus d'âge

mais vous disparaissiez me laissant à mes mains, tournant un entremets, écrivant, épluchant une salade, balayant, heureux parfois de mieux vivre ces gestes, m'y appliquant, vous lisez en silence, soleil sur le seuil, laurier secoué par le vent, sans bruit, derrière la vitre, comme dans un film ancien, chuchotements, chaise qui grince, j'ai soudain tous les âges, ma vie est là, entière, elle me déborde de partout, assis, lisant, chambre étroite armoire de bois sombre, la fenêtre est à gauche, assis lisant face à la vitre, plus tard, en même temps, lisant toujours, assis près de vous, en même temps, images identiques mais c'est toi maintenant, je te caresse la tête, ou toi, plus grave, enfoui dans ton silence jusqu'au soir où nous marchons parlant d'étoiles, les noms vous grisent, véga altair aldébaran, les images, géantes rouges et naines blanches, vos voix montent sur le ciel, nous couvrant d'une cendre d'argent jusqu'au matin brumeux où chaque pièce résonne de vos cris, je dis, du calme là-bas, mais vous n'entendez rien et pourquoi chercher le silence quand vous n'êtes que gestes vifs, sang brutal, courses, portes claquées, pleurs parfois et rires tout aussitôt, fuirais-je cette vieille peur d'alors, appartement muet, une bille m'échappe, rebondit sur le parquet, mon cœur saute, elle roule, échappe à mes doigts qui la saisissent enfin,

couché par terre, le souffle court, j'écoute, bout du couloir obscur d'où pourrait venir la voix mais rien, ou si, des pas sourds, des craquements, le chuintement de la chasse d'eau et le silence encore avec les bruits dehors, je respire mieux, quelle heure, une mouche grésille sur la vitre, ce jour ressemble à tous les autres mais c'est lui seul et je le dis, tu tournes les pages d'un livre, le carrelage brille, j'entends ton souffle, un lézard passe sur le seuil, s'immobilise près du rouge des géraniums, disparaît, signe fragile, j'écris pour que le temps m'emporte, ne meure pas sans moi, mots du petit poucet, forêt de chaque jour, je me retourne, j'y vois un peu, quelque chose de flou, vos deux visages, tes yeux étranges, soudain, qui me fixent ou ce contact encore de ta main dans la mienne, la mouche s'obstine, le temps coule de mes yeux, de mon nez, de ma bouche, de chaque pore, je sue du temps, j'en pleure, un fleuve invisible m'entoure, silence, tiédeur des corps, bonheur instantané, la mer est d'un bleu d'enfance, mouettes et lumière, je respire doucement, cherchant toujours, suspendu à un fil, perdu, chaque jour, recommençant, le laurier le vent et toi qui demandes, comment on écrit clé, j'épelle c l, oui, é accent aigu, c'est ça, c l é accent aigu, suivant des yeux un gros insecte errant de fleur en fleur, butinant moi aussi, faisant mon miel de chaque instant, guettant, cohérence hasardeuse, tension soudaine entre deux mots, fils, comme entre nous, regard à peine, tu es penché sur la page, tu écris, ta tête s'incline à chaque lettre tracée, il y a de grands jambages, lumière pâle, d'où vient-elle, comme toi je m'applique, tu ânonnes, je nage tout seul, je regarde les lettres se former sous ta main cherchant à retrouver mon centre,

éclair, les mots jaillissent, brillent, s'éteignent, je vois du clair, vitesse vertigineuse, planète, cette chambre où entre le soleil, sans nom, seul, aveugle, tout me traverse, murs couleurs paroles, je suis, très vite, le vide du lieu où surgissent les choses, avec mon poids encore, mon corps, mon visage, les noms en essaims, ciel sable silence chaleur plage où vous criez rochers vivants chameau aigle chien ta voix toujours, m'appelant, tu viens jouer, fraîcheur de l'eau, je regarde ton visage s'approcher du mien, doucement, comme dans un rêve, saisissant tes mains, te soulevant, criant ah ah, t'emportant vers le large, tu ris, tu t'étouffes, je te serre, je t'emporte vraiment au cœur de l'instant, happant ta joie, la faisant luire entre ces lignes telle ta silhouette au crépuscule sur la mer en fusion, et maintenant un chien aboie creusant l'ombre d'une profondeur indéfinie, tu gémis dans ton sommeil, un tonnerre sourd traîne sur l'horizon, suis-je dans les gestes les paroles perdus ou dans cette clarté tenace, poursuivie malgré moi comme cette nuit la lueur du vasistas au bout du couloir, titubant, bras écartés, pas à pas, tâtonnant, chaque phrase n'ouvre que sur le vide, une autre phrase avec votre image toujours, vos rires, vos cris qui me traversent, je regarde ma main gauche, étrange soudain, m'appartient-elle encore comme ces noms énumérés, lampe cendrier fauteuil placard, vertige où je me perds, d'où vos voix me tirent au matin, la tienne criant ça y est, fesses roses levées vers moi, la tienne, plus grave disant regarde tout ce que j'ai lu depuis dix jours, j'écoute, je parle, je souris, je reviens à vous dans la tendresse du jour, rien ne se passe que votre présence insaisissable mais ce rien je le traque, vert pâle de tes yeux,

cuisses sautant de rocher en rocher, j'écoute monter en moi des phrases silencieuses, le blanc se couvre de signes, la nuit ne cesse de tomber comme si à chaque instant c'était le soir, reflets sur la vitre, visage mangé d'ombre, mon père me fixe dans mon image, je reste immobile à regarder sauter un moucheron sur la page, à écouter longtemps le souffle de la mer sur la blancheur, le tracé pur de ton profil, je m'approche, que tu es loin déjà, à qui ressembles-tu, des visages bougent sous ton visage mais pas le mien, ou à peine, cet angle du menton peut-être, qui es-tu, pages tournées, j'écoute le silence entre nous, le laurier s'est remis à osciller, deux mouches bourdonnent sur la vitre, l'heure est un vide clair où nous nous effaçons, plus tard nous écrivons encore des lettres, tu t'appliques, je mange bien je vous embrasse, langue rose et délicate sur la colle du timbre, quelque chose bouge en moi, du bout des doigts je t'effleure le bras, désir, oui, désir de ton corps mais tu t'éloignes, indifférent, toujours nous dérivons avec parfois la ponctuation légère d'un contact, chaque jour vous reculez, planètes aimées, l'espace grandit autour de nous, je ne dis rien, je vous regarde, simplement, ou je vous parle mais déjà mes mots vous parviennent déformés, peut-être parce que vous êtes partis rejoindre cette part de moi qui s'est tue, j'entre dans votre chambre en votre absence, je touche vos vêtements, un coquillage, un livre, je regarde vos dessins, certains matins me traversent, une lumière intense, la plume, l'encre de chine, mais aujourd'hui est-ce si différent, les mots plus que les lignes sont ouverts au désir, je les habite un peu, en passant, le temps de m'y sentir bien, j'y vois les choses soudain plus proches, apprivoisées et si étranges cependant,

ciel et mer d'un bleu impassible, virgule blanche, vision toujours à bout de regard, invisible, clarté plutôt, comme si tout m'était déjà connu, qu'à chaque phrase, au détour d'un mot brillait l'intensité perdue et c'est pourquoi, sans doute, vous venez à la parole, réclamant d'exister autrement dans le tissu de chaque jour où vos ombres bougent entre chaîne et trame, s'estompent, réapparaissent, cuisine rouge au crépuscule, tu es si proche à cet instant, disant, j'avais un doute, vous n'étiez pas mes parents, nous débarrassons la table, je voulais vérifier, dehors le soir tombe avec les voix, j'ai essayé de décoller vos masques, je vide une assiette, je rince un verre, ton visage devient bleu, je croyais que vous aviez caché mes vrais parents dans le haut des placards et je ne pouvais pas les ouvrir même en montant sur une chaise, la cuisine n'est pas plus large que nos deux corps, silence, je presse une éponge puis tu ajoutes, je ne suis plus tout à fait un enfant, tes paroles sont mauves mais sans nostalgie, je reste longtemps à les entendre tressées au morse du grillon, seul, buvant en regardant mes doigts, que dire de plus, chaque jour me laisse perdu, déjà prêt à abandonner, mais en moi il y a cette germination obscure, paroles, pousses et fleurs, grands feuillages sonores, forêt de pages où je m'é gare et me retrouve toujours aimanté par ce nord inconnu qui me ramène à vous, bouches qui parlent, silences, c'est encore maintenant avec ta voix qui m'interroge, tu écris des poèmes, je dis non, pas des poèmes, tu écris quoi alors, je voudrais te retenir mais comment te dire que c'est toi que j'écris, ou toi, fesses nues criant j'veis faire pipi, porte claquée, chuchotements, et vos pas de nouveau, vos rires, vos

hurlements, je crie venez là, asseyez-vous, papier crayons, je dis, une minute de silence, vous vous regardez, hilares, main sur la bouche, pouffant, et les mots fusent, ricochent, éclaboussent ma page, stoïque je regarde le laurier agité par le vent, un oiseau bref sur la vitre, j'écris l'heure de vos deux visages, la phrase bifurque, fluctue à votre rythme, casse, saute en éclats, la table tremble, j'écris comme je peux l'instant toujours perdu, j'accepte, je dis oui à vos corps, à votre désordre dans la phrase, bruits de bouche de chaises exclamations séismes minuscules rires encore, cherchant à être et ne plus être là, échos, chocs, regard un instant qui me fixe, mouche, lumière, la phrase est un torrent, j'y saute de syllabe en syllabe, je tombe, tout tournoie pêle-mêle, roule, se dissout, clarté confuse, j'avance à tâtons dans de grands marécages glauques, bulles obscures, froissements, voix inaudibles, et qui sont-elles, que disent-elles, je les écoute, je crois les reconnaître mais elles m'échappent, reviennent, bourdonnent, s'effacent, silences innombrables, je vous cherche toujours, un mot passe, mouettes, mouettes criardes, le vide blanc, je flotte, je vous emporte, laissez-vous faire, je redeviens l'enfant que vous êtes mais là, sur ce papier où soudain je suis libre, je joue, je change une lettre, je change le monde et le jeu devient feu, je crie venez, l'écume et le sable tourbillonnent et la lumière vous ramène sur une plage déserte comme au premier jour, clapotis grêle, dans une brume claire, feu dansant, ailes d'air, je vous contemple, en cet instant vous êtes immortels, une seule fois et pour toujours, je ne sais pas écrire cette merveille mais je la cherche, fugace, étincelante, le vent fait voler les pages du



cahier, je suis un point perdu dans la blancheur, une seule cigale m'accompagne dans mon travail immobile, comme elle j'honore le jour d'une parole obstinée, répétant, usant les mêmes mots, les tressant, interminablement, inutilement, pour la beauté du geste et quand un fois encore le soir tombe, l'angoisse est déjouée, je regarde l'ombre s'installer tout en pensant à vous, je parle d'heures qui ne reviendront pas, la parole est un fil, trop tendue elle casse, trop lâche elle ne porte plus rien, je cherche le point exact où tout en elle vibre, je dispose mes phrases, elles s'écroulent, lentement je les reconstruis, j'avance à peine, vous n'êtes plus là, le texte s'éparpille, un avion passe, la brise fraîchit, la cigale s'est tue, terrasse ciel et mer, je vais me taire aussi, mais, avant, que cette mouche entre encore dans ma phrase, petits pas, petits sauts, la portant un instant sur ses ailes légères

1983 – 1984



LE CYCLE

*Obéissance au vent*

1. *L'incessant*
2. *La mémoire des visages*
3. *Le silence des chiens*
4. *La tendresse*

Ces quatre livres sont disponibles aux éditions [publie.net](http://www.publie.net),  
en papier et numérique.

**<http://www.publie.net>**



*Du même auteur*

**Poèmes**

*Le Songe et la blessure*, Plein Chant, 1972 & 1974 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

*Silence corps chemin*, Éd. Thomas, 1973 & 1975, Mont Analogue Éditeur, 1996, (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

*L'Autre pays*, Plein Chant, 1975 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

*Courbe du temps*, Genève 1975 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

*Avant l'absence*, Eliane Vernay, Genève, 1979 (épuisé, repris dans *Le Jour commence*)

*Lisières*, Dominique Bedou, 1985 (épuisé)

*De l'obstinée possibilité de la lumière*, Eliane Vernay, Genève, 1988 (épuisé, repris dans *Le Jour n'en finit pas*)

*Sous la montagne*, Messidor, 1992 (épuisé)

*Le Bruit du monde*, Paroles d'aube, 1993 (épuisé)

*La Chambre vide*, Lettres Vives, 1995

*À Schubert et autres élégies*, Paroles d'Aube, 1997 (épuisé)

*L'Imperceptible*, Lettres Vives, 1998

*Vingt-quatre heures, l'été*, Lettres Vives 2000

*La Cour du cœur*, Tarabuste 2000

*Le Jour n'en finit pas*, Lettres Vives, 2001

*On cherche quelqu'un*, Dana, 2002

*La Brûlure*, Lettres Vives, 2002

*Le Fil de la joie*, La Porte, 2003  
*La Dernière phrase*, Lettres Vives, 2004.  
*Sur le fil*, Tarabuste, 2004  
*Un Morceau de lumière*, Voix d'encre, 2005  
*Diptyque avec une ombre*, Arfuyen, 2005  
*L'Heure de cendre*, Opales, 2006  
*Entre corps et pensée*, Anthologie d'Yves Charnet, L'idée  
bleue/Écrits des Forges, 2007  
*Journal de l'air*, Arfuyen, 2008  
*L'Identité obscure*, Lettres Vives, 2009  
*Puisqu'il est ce silence*, Lettres Vives, 2010  
*Les morceaux de l'image*, avec Colette Deblé, Ficelle, 2010  
*Chronique d'un égarement*, Lettres Vives, 2011  
*Portrait d'une ombre*, Po&psy/Erès, 2011  
*Comme si de rien*, L'Amourier, 2012  
*Les Travaux de l'infime*, Po&psy « in extenso »/Erès, 2012  
*Ode au recommencement*, Lettres Vives, 2013  
*La Lumière et les cendres*, Caractères, 2014  
*Le Jour commence*, Tarabuste, coll. Reprises, 2015  
*Huit fois le jour*, Lettres Vives, 2016  
*L'Âge du fragment*, Æncrages et Co, 2016

*Prix de poésie Charles Vildrac de la Société des Gens de Lettres*  
*et Prix Heredia de l'Académie Française*, 2006, *Prix Apollinaire*,  
2009, *Plume d'or 2013 de la S.A.S.*

## Proses

*Obéissance au vent*

I — *L'Incessant*, Textes/Flammarion, 1979, rééd. publie.net, 2014

II — *La Mémoire des visages*, Flammarion, 1983 Textes/Flammarion, 1983, rééd. publie.net, 2014

III — *Le Silence des chiens*, Ubacs, 1990, rééd. publie.net, 2009, publie.papier, 2012

IV — *La Tendresse*, Mont Analogue Éditeur, 1997, rééd. publie.net, 2011, publie.papier, 2012

*Le Dénouement*, Opales, 2001

*Image et récit de l'arbre et des saisons*, André Dimanche, éditeur, 2002

*La Ligne de crête*, Tertium éditions, 2007

## Théâtre

*Au pied du mur*, Polyglotte, 2014

## Essais

*Luis Cernuda, Poètes d'Aujourd'hui*, Seghers, 1972 (épuisé)

*Neuf poètes espagnols du vingtième siècle*, Plein Chant, 1975 (épuisé)

*Entrada en materia* (anthologie de José Ángel Valente), Cátedra, Madrid, 1985

*Un Homme assis et qui regarde*, Jean-Pierre Huguet, 1997

*Bernard Noël ou l'éclaircie*, Opales, 2002

*Chutes I, II, III*, Alidades Luis, 2005

*La Voix de la mer*, publie.net, 2008

*L'Amitié des voix*

I — *Les Voix du temps*, publie.net, 2009

II — *Le Temps des voix*, publie.net, 2009

*Chutes IV*, Alidades,

*Les livres et la vie*, Éditions centrifuges, 2015

## Traductions

LUIS CERNUDA

*Les plaisirs interdits*, Fata Morgana, 1981 ; *Un fleuve un amour*, Fata Morgana, 1985 ; *Ocnos*, Les Cahiers des Brisants, 1987

VICENTE ALEIXANDRE

*La destruction ou l'amour*, Fédérop, Lyon, 1975 & 1977

JOSÉ ÁNGEL VALENTE

*L'innocent* suivi de *Trente-sept fragments*, Maspéro, 1978 ; *Trois leçons de ténèbres*, Unes, 1985 ; *Material Memoria*, Unes, 1985 ; *Intérieur avec figures*, Unes, 1987 ; *L'éclat*, Unes, 1987 ; *La pierre et le centre*, Corti, 1991 ; *La fin de l'âge d'argent*, Corti, 1992 ; *Au dieu sans nom*, Corti, 1992 ; *Mandorle*, Unes, 1992 ; *Paysage avec des oiseaux jaunes*, Corti, 1994 ; *Chansons d'au-delà*, Unes, 1995 ; *Lecture à Ténérifé*, Unes, 1995 ; *Variations sur l'oiseau et le filet*, Corti, 1996 ; *Personne*, Myriam Solal, 1997 ; *Trois Leçons de ténèbres*, suivi de *Mandorle et l'éclat*, Poésie/Gallimard, 1998 ; *Communication sur le mur (entretien avec Antoni Tàpies)*, Unes, 1999 ; *Treize poèmes*, Dana, 2001 ; *Fragments d'un livre futur*, Corti, 2002 ; *Présentation et*



*mémorial pour un monument*, Dana, 2002 ; *Fragments brisés, anthologie d'Andrés Sánchez Robayna*, Consejería de Educación, Embajada de España en Francia, Paris 2007

#### ALEJANDRA PIZARNIK

*L'autre rive*, Unes, 1983 ; *À propos de la comtesse sanglante*, Unes, 1999, Cahier jaune, Ypsilon Éditeur, 2012 ; *L'enfer musical*, Ypsilon Éditeur, 2012 ; *Extraction de la pierre de folie*, Ypsilon Éditeur, 2013, *Les Travaux et les Nuits*, Ypsilon Éditeur, 2013 ; *Arbre de Diane*, Ypsilon Éditeur, 2014 ; *La Dernière Innocence*, Ypsilon Éditeur, 2015 ; *Les Aventures perdues*, Ypsilon Éditeur, 2015 ; *La Terre la plus étrangère*, Ypsilon Éditeur, 2015

#### XAVIER VILLAURRUTIA

*Nostalgie de la mort*, Corti, 1991

#### LUIS MIZÓN

*Province perdue*, trad. collective, Les Cahiers de Royaumont, 1988 ; *Jardin de ruines*, Obsidiane, 1992

#### ANDRÉS SÁNCHEZ ROBAYNA

*La roche*, Éd. Comp'Act, 1995 ; *Sur une pierre extrême*, trad. collective, Les Cahiers de Royaumont, Créaphis, 1997 ; *Feu blanc*, Le Taillis Pré, 2004 ; *Sur une confidence de la mer grecque*, Gallimard, 2008

ANTONIO GAMONEDA

*Pierres gravées*, Lettres Vives, 1996 ; *Froid des limites*, Lettres Vives, 2000 ; *Blues Castillan*, José Corti, 2004 ; *Description du mensonge*, José Corti, 2004 ; *Passion du regard*, Lettres Vives, 2004 ; *Clarté sans repos*, Arfuyen, 2006 ; *Cecilia*, Lettres Vives, 2006

JEAN DE LA CROIX

*Nuit obscure*, *Cantique spirituel et autres poèmes*, Poésie/Gallimard, 1997 ; *Cantique spirituel*, commentaire et poèmes dans *Thérèse d'Avila et Jean de la Croix*, *Œuvres*, Gallimard/Pléiade, 2012

RAMÓN GÓMEZ DE LA SERNA

*Le livre muet*, André Dimanche, 1998 ; *Lettres aux hirondelles et à moi-même*, André Dimanche, 2006

ROBERTO JUARROZ

*Fidélité à l'éclair*, Lettres Vives, 2001, *Quinzième poésie verticale*, Corti, 2002

MARÍA ZAMBRANO

*Poésie et philosophie*, Corti, 2003 ; *L'homme et le divin*, Corti, 2006

JUAN GELMAN

*L'opération d'amour*, Gallimard/Du monde entier, 1996 ; *Lettre ouverte*, suivi de *Sous la pluie étrangère*, Caractères, 2011 ; *compositions* ; Caractères, 2013 ; *Vers le Sud*, Poésie/Gallimard, 2015

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non-linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.